

Mgr Giuseppe Malandrino et le Serviteur de Dieu Nino Baglieri

Mgr Giuseppe Malandrino, IX^e évêque du diocèse de Noto, est retourné à la Maison du Père le 3 août 2025, jour de la fête de la patronne du diocèse de Noto, Maria Scala del Paradiso. 94 ans, 70 ans de sacerdoce et 45 ans de consécration épiscopale sont des chiffres très respectables pour un homme qui a servi l'Église en tant que Pasteur en ayant « l'odeur des brebis », comme le soulignait souvent le pape François.

Paratonnerre de l'humanité

Dans son expérience de pasteur du diocèse de Noto (19.06.1998 – 15.07.2007), il a eu l'occasion de cultiver son amitié avec le Serviteur de Dieu Nino Baglieri. Il ne manquait presque jamais de faire une « halte » chez Nino lorsque des raisons pastorales le menaient à Modica. Dans un de ses témoignages, Mgr Malandrino dit : « ... me trouvant au chevet de Nino, j'avais la vive perception que ce cher frère infirme était vraiment le "paratonnerre de l'humanité", selon une conception des souffrants qui m'est si chère et que j'ai voulu proposer également dans la Lettre Pastorale sur la mission permanente "Vous serez mes témoins" » (2003). Mgr Malandrino écrit : « Il est nécessaire de reconnaître dans les malades et les souffrants le visage du Christ souffrant et de les assister avec la même sollicitude et le même amour que Jésus dans sa passion, vécue dans un esprit d'obéissance au Père et de solidarité envers les frères ». Cela a été pleinement incarné par la maman de Nino, Madame Peppina. Cette femme sicilienne typique, avec un caractère fort et beaucoup de détermination, répond au médecin qui lui propose l'euthanasie pour son fils (compte tenu de ses graves problèmes de santé et de la perspective d'une vie de paralysé) : « Si le Seigneur le veut,

il le prendra, mais s'il me le laisse ainsi, je serai heureuse de m'en occuper toute ma vie ». La mère de Nino, à ce moment-là, était-elle consciente de ce à quoi elle allait faire face ? Marie, la mère de Jésus, était-elle consciente de la douleur qu'elle aurait à souffrir pour le Fils de Dieu ? La réponse, à la lire avec des yeux humains, ne semble pas facile, surtout dans notre société du XXI^e siècle où tout est liquide, fluctuant, se consume en un « instant ». Le Fiat de Maman Peppina est devenu, comme celui de Marie, un Oui de Foi et d'adhésion à cette volonté de Dieu qui trouve son accomplissement dans le fait de savoir porter la Croix, de savoir donner « âme et corps » à la réalisation du Plan de Dieu.

De la souffrance à la joie

La relation d'amitié entre Nino et Mgr Malandrino était déjà établie lorsque ce dernier était encore évêque d'Acireale. En effet, dès 1993, par l'intermédiaire du Père Attilio Balbinot, un camillien très proche de Nino, celui-ci lui offrit son premier livre : « De la souffrance à la joie ». Dans l'expérience de Nino, la relation avec l'évêque de son diocèse était une relation de filiation totale. Dès le moment de son acceptation du Plan de Dieu sur lui, il faisait sentir sa présence « active » en offrant ses souffrances pour l'Église, le Pape et les Évêques (ainsi que pour les prêtres et les missionnaires). Cette relation de filiation était renouvelée chaque année à l'occasion du 6 mai, jour de la chute, considéré ensuite comme le début mystérieux d'une renaissance.

Le 8 mai 2004, quelques jours après que Nino ait fêté son 36^e anniversaire de Croix, Mgr Malandrino se rend chez lui. En souvenir de cette rencontre, il écrit dans ses mémoires : « C'est toujours une grande joie chaque fois que je le vois et je reçois tant d'énergie et de force pour porter ma Croix et l'offrir avec tant d'Amour pour les besoins de la Sainte Église et en particulier pour mon Évêque et pour notre Diocèse. Que le Seigneur lui donne toujours plus de sainteté

pour nous guider pendant de nombreuses années avec toujours plus d'ardeur et d'amour... ». Et encore : « ... la Croix est lourde mais le Seigneur me donne tant de Grâces qui rendent la souffrance moins amère et elle devient légère et douce, la Croix se fait Don, offerte au Seigneur avec tant d'Amour pour le salut des âmes et la Conversion des Pécheurs... ». Enfin, il faut souligner que, lors de ces occasions de grâce, la demande pressante et constante de son « aide pour se faire Saint avec la Croix de chaque jour » ne manquait jamais. Nino, en effet, voulait absolument se faire saint.

Une béatification anticipée

Les funérailles du Serviteur de Dieu, le 3 mars 2007, ont représenté un moment d'une grande importance à cet égard. Mgr Malandrino lui-même, au début de la célébration eucharistique, s'est penché avec dévotion, bien qu'avec difficulté, pour embrasser le cercueil contenant la dépouille mortelle de Nino. C'était un hommage à un homme qui avait vécu 39 ans de son existence dans un corps qu'il « ne sentait pas » mais qui dégageait une joie de vivre à 360 degrés. Mgr Malandrino a souligné que la célébration de la messe, dans la cour des Salésiens devenue pour l'occasion une « cathédrale » à ciel ouvert, avait été une véritable apothéose (des milliers de personnes en larmes y ont participé) et l'on percevait clairement et communautairement que l'on se trouvait non pas devant des funérailles, mais devant une véritable « béatification ». Nino, par son témoignage de vie, était en effet devenu un point de référence pour beaucoup, jeunes ou moins jeunes, laïcs ou consacrés, mères ou pères de famille, qui, grâce à son précieux témoignage, parvenaient à lire leur propre existence et à trouver des réponses qu'ils ne trouvaient pas ailleurs. Mgr Malandrino a également souligné à plusieurs reprises cet aspect : « Vraiment, chaque rencontre avec mon cher Nino a été pour moi, comme pour tous, une expérience forte et vivante d'édification et un puissant stimulant – dans la douceur – au don de soi patient et généreux. La présence de l'évêque lui procurait à chaque fois

une immense joie car, outre l'affection de l'ami qui venait le visiter, il y percevait la communion ecclésiale. Il est évident que ce que je recevais de lui était toujours beaucoup plus que le peu que je pouvais lui donner ». L'idée fixe de Nino était de « se faire saint ». Le fait d'avoir vécu et incarné pleinement l'Évangile de la Joie dans la Souffrance, avec ses douleurs physiques et son don total pour l'Église bien-aimée, a fait que tout ne s'est pas terminé avec son départ vers la Jérusalem du Ciel, mais a continué, comme l'a souligné Mgr Malandrino lors des funérailles : « ... la mission de Nino continue maintenant aussi à travers ses écrits, il l'avait lui-même annoncé dans son Testament spirituel » : « ... mes écrits continueront mon témoignage, je continuerai à donner de la Joie à tous et à parler du Grand Amour de Dieu et des Merveilles qu'il a faites dans ma vie ». Cela continue de se réaliser car « une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison » (Matthieu 5,14-16). Métaphoriquement, on veut souligner que la « lumière » (entendue au sens large) doit être visible, tôt ou tard : ce qui est important viendra à la lumière et sera reconnu.

En rappelant ces jours marqués par la mort de Mgr Malandrino et par ses funérailles à Acireale (5 août, Notre-Dame des Neiges) et à Noto (7 août) avec l'inhumation qui a suivi dans la cathédrale qu'il avait lui-même fortement voulu restaurer après l'effondrement du 13 mars 1996 et qui a été rouverte en mars 2007 (mois où Nino Baglieri est décédé), nous pouvons retracer ce lien entre deux grandes figures de l'Église de Noto, fortement entrelacées et toutes deux capables de laisser une marque indélébile.

Roberto Chiaramonte

Avec Nino Baglieri, pèlerin de l'Espérance, sur le chemin du Jubilé

Le parcours du Jubilé 2025, dédié à l'Espérance, trouve un témoin lumineux dans l'histoire du Serviteur de Dieu Nino Baglieri. De la chute dramatique qui le rendit tétraplégique à dix-sept ans jusqu'à sa renaissance intérieure en 1978, Baglieri est passé de l'ombre du désespoir à la lumière d'une foi active, transformant son lit de douleur en chaire de joie. Son histoire tisse les cinq signes jubilaires – pèlerinage, porte, profession de foi, charité et réconciliation – montrant que l'espérance chrétienne n'est pas une fuite, mais une force qui ouvre l'avenir et soutient chaque chemin.

1. L'espérance comme attente

L'espérance, selon le dictionnaire en ligne Treccani, est un sentiment d'« attente confiante dans la réalisation, présente ou future, de ce que l'on désire ». L'étymologie du substantif « espérance » vient du latin *spes*, lui-même dérivé de la racine sanskrite *spa-* qui signifie tendre vers un but. En espagnol, « espérer » et « attendre » se traduisent par le verbe *esperar*, qui rassemble en un seul terme les deux significations, comme si on ne pouvait attendre que ce que l'on espère. Cet état d'esprit nous permet d'affronter la vie et ses défis avec courage et une lumière toujours ardente dans le cœur. L'espérance s'exprime – en positif ou en négatif – aussi dans certains proverbes populaires : « L'espérance est la dernière à mourir », « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », « Qui vit d'espérance meurt désespéré ».

Comme s'il avait voulu recueillir ce sentiment universel concernant l'espérance, mais conscient de devoir aider à redécouvrir l'espérance dans sa dimension la plus pleine et vraie, le pape François a voulu consacrer le Jubilé

ordinaire de 2025 à l'Espérance. *Spes non confundit* (L'espérance ne déçoit pas) est la bulle d'indiction de ce Jubilé. Mais déjà en 2014 il disait : « La résurrection de Jésus n'est pas la fin heureuse d'un beau conte, ce n'est pas le *happy end* d'un film ; mais c'est l'intervention de Dieu le Père là où l'espérance humaine s'effondre. Quand tout semble perdu, dans la douleur, où tant de personnes ressentent le besoin de descendre de la croix, c'est le moment le plus proche de la résurrection. La nuit devient plus sombre juste avant que le matin commence, avant que la lumière commence. Au moment le plus sombre, Dieu intervient et ressuscite » (cf. Audience du 16 avril 2014).

C'est dans ce contexte que s'insère parfaitement l'histoire du **Serviteur de Dieu Nino Baglieri** (Modica, 1er mai 1951 – 2 mars 2007). Jeune maçon de dix-sept ans, tombé d'un échafaudage haut de dix-sept mètres à cause de la rupture soudaine d'une planche, il s'écrasa au sol et devint tétraplégique. Depuis cette chute, le 6 mai 1968, il ne pouvait bouger que la tête et le cou, dépendant à vie des autres pour tout, même pour les choses les plus simples et humbles. Nino ne pouvait même pas serrer la main d'un ami ou caresser sa mère... et voyait s'évanouir la possibilité de réaliser ses rêves. Quelle espérance de vie a maintenant ce jeune ? Dans quels sentiments peut-il affronter la situation ? Quel avenir l'attend ? La première réponse de Nino fut le désespoir, l'obscurité totale face à une quête de sens sans réponse. D'abord un long pèlerinage dans des hôpitaux de différentes régions italiennes, puis la compassion des amis et connaissances qui le conduisent à se rebeller et à s'enfermer dans dix longues années de solitude et de colère, tandis que le tunnel de la vie devient de plus en plus profond.

Dans la mythologie grecque, Zeus confie à Pandore un vase contenant tous les maux du monde. Une fois ouvert, les hommes perdent l'immortalité et commencent une vie de souffrance. Pour les sauver, Pandore ouvre de nouveau le vase et libère *elpis*, l'espérance, restée au fond : c'était le seul antidote aux afflictions de la vie. En regardant plutôt vers

le Donateur de tout bien, nous savons que « l'espérance ne déçoit pas » (Rm 5,5). Le pape François écrit dans *Spes non confundit* : « Sous le signe de cette espérance, l'apôtre Paul insuffle courage à la communauté chrétienne de Rome [...]. Tous espèrent. Dans le cœur de chaque personne est enfermée l'espérance comme désir et attente du bien, sans savoir ce que demain apportera. L'imprévisibilité du futur suscite cependant des sentiments parfois opposés qui vont de la confiance à la crainte, de la sérénité au découragement, de la certitude au doute. Nous rencontrons souvent des personnes découragées, qui regardent l'avenir avec scepticisme et pessimisme, comme si rien ne pouvait leur offrir le bonheur. Que le Jubilé soit pour tous une occasion de raviver l'espérance » (ibid., 1).

2. Le Témoin du « désespoir » devient « ambassadeur » de l'espérance

Revenons à l'histoire de notre Serviteur de Dieu, Nino Baglieri.

Il faut dix longues années avant que Nino ne sorte du tunnel du désespoir, que les ténèbres épaisses se dissipent et que la Lumière entre. C'était l'après-midi du 24 mars, Vendredi saint 1978, lorsque le père Aldo Modica, avec un groupe de jeunes, se rendit chez Nino, sollicité par sa mère Peppina et par quelques personnes fréquentant le chemin du Renouveau dans l'Esprit, alors à ses débuts dans la paroisse salésienne voisine. Nino écrit : « Pendant qu'ils invoquaient l'Esprit Saint, j'ai ressenti une sensation étrange, une grande chaleur envahissait mon corps, un fort picotement dans toutes mes membres, comme si une nouvelle force entraînait en moi et que quelque chose de vieux en sortait. À ce moment-là, j'ai dit mon "oui" au Seigneur, j'ai accepté ma croix et je suis né à une vie nouvelle, je suis devenu un homme nouveau. Dix ans de désespoir effacés en quelques instants, car une joie inconnue est entrée dans mon cœur. Je désirais la guérison de mon corps, mais le Seigneur me gratifiait d'une joie encore plus grande : la guérison spirituelle ».

Commence alors pour Nino un nouveau chemin : de «

témoin du désespoir » il devient « pèlerin de l'espérance ». Non plus isolé dans sa petite chambre, mais « ambassadeur » de cette espérance, il raconte son vécu à travers une émission diffusée par une radio locale et – grâce encore plus grande – le bon Dieu lui donne la joie de pouvoir écrire avec la bouche. Nino raconte : « En mars 1979, le Seigneur m'a fait un grand miracle : j'ai appris à écrire avec la bouche. Voici comment j'ai commencé. J'étais avec mes amis qui faisaient leurs devoirs, j'ai demandé qu'on me donne un crayon et un cahier, j'ai commencé à faire des signes et à dessiner quelque chose, puis j'ai découvert que je pouvais écrire et j'ai commencé à écrire ». Il commence alors à rédiger ses mémoires et à avoir des contacts par lettre avec des personnes de toutes catégories et de différentes parties du monde, des milliers de lettres encore conservées aujourd'hui. L'espérance retrouvée le rend créatif. Nino redécouvre le goût des relations et veut devenir – autant que possible – indépendant : avec l'aide d'une baguette qu'il utilise avec la bouche, et d'un élastique fixé au téléphone, il compose les numéros pour communiquer avec beaucoup de personnes malades, pour leur adresser un mot de réconfort. Il découvre une nouvelle manière d'affronter sa condition de souffrance, qui le fait sortir de l'isolement et le conduit à devenir témoin de l'Évangile de la joie et de l'espérance : « Maintenant, il y a beaucoup de joie dans mon cœur, en moi il n'y a plus de douleur, dans mon cœur il y a Ton amour. Merci Jésus mon Seigneur. De mon lit de douleur je veux te louer et de tout mon cœur te remercier parce que tu m'as appelé à connaître la vie, à connaître la vraie vie ».

Nino a changé de perspective, il a opéré un virage à 360° – le Seigneur lui a offert la **conversion** – il a placé sa confiance en ce Dieu miséricordieux qui, à travers la « malchance », l'a appelé à travailler dans sa vigne, pour être signe et instrument de salut et d'espérance. Ainsi, beaucoup de personnes qui venaient le voir pour le consoler en ressortaient consolées, les larmes aux yeux. Elles ne trouvaient pas sur ce petit lit un homme triste et abattu,

mais un visage souriant qui dégageait – malgré tant de souffrances, dont les plaies et les problèmes respiratoires – la joie de vivre : le sourire était une constante sur son visage et Nino se sentait « utile dans un lit de croix ». Nino Baglieri est l'opposé de beaucoup de personnes d'aujourd'hui, toujours à la recherche du sens de la vie, qui visent le succès facile et le bonheur des choses éphémères et sans valeur, vivent en ligne, consomment la vie en un clic, veulent tout et tout de suite mais ont les yeux tristes, éteints. Nino, en apparence, n'avait rien, pourtant il avait la paix et la joie dans le cœur. Il n'a pas vécu isolé, mais soutenu par l'amour de Dieu exprimé par l'étreinte et la présence de toute sa famille et de plus en plus de personnes qui le connaissent et entrent en relation avec lui.

3. Raviver l'espérance

Construire l'espérance, c'est chaque fois que je ne me contente pas de ma vie et que je m'engage à la changer. Chaque fois que je ne me laisse pas endurcir par les expériences négatives et que j'empêche qu'elles me rendent méfiant. Chaque fois que je tombe et que j'essaie de me relever, que je ne permets pas aux peurs d'avoir le dernier mot. Chaque fois que, dans un monde marqué par les conflits, je choisis la confiance avec le désir de la relancer toujours, avec tous. Chaque fois que je ne fais pas le rêve de Dieu qui me dit : « je veux que tu sois heureux », « je veux que tu aies une vie pleine... pleine aussi de sainteté ». Le sommet de la vertu de l'espérance est en effet un regard vers le Ciel pour bien habiter la terre ou, comme dirait Don Bosco, **marcher avec les pieds sur la terre et le cœur au Ciel.**

Dans ce sillon d'espérance s'accomplit le jubilé qui, avec ses signes, nous demande de nous mettre en route, de franchir certaines frontières.

Premier signe : le pèlerinage. Quand on se déplace d'un lieu à un autre, on est ouvert à la nouveauté, au changement. Toute la vie de Jésus a été « une mise en route », un chemin d'évangélisation qui s'accomplit dans le don de la

vie puis au-delà, dans la Résurrection et l'Ascension.

Deuxième signe : la porte. En Jn 10,9 Jésus affirme : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera un pâturage ». Passer la porte, c'est se laisser accueillir, être communauté. Dans l'évangile, on parle aussi de la « porte étroite » : le Jubilé devient un chemin de conversion.

Troisième signe : la profession de foi. Il s'agit d'exprimer l'appartenance au Christ et à l'Église en le déclarant publiquement.

Quatrième signe : la charité. La charité est le mot de passe pour le ciel. En 1 P 4,8 nous lisons cette exhortation de l'apôtre Pierre : « Gardez entre vous une grande charité, car la charité couvre une multitude de péchés ».

Cinquième signe : la réconciliation et l'indulgence jubilaire. Le jubilé est un « temps favorable » (cf. 2Co 6,2) qui nous permet d'expérimenter la grande miséricorde de Dieu et de parcourir des chemins de rapprochement et de pardon envers nos frères ; de vivre la prière du Notre Père où l'on demande : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». C'est devenir des créatures nouvelles.

Dans la vie de Nino, il y a aussi des épisodes qui le rattachent – grâce au « fil » de l'espérance – à ces dimensions jubilaires. Par exemple, le repentir pour quelques bêtises de son enfance. Il raconte qu'à trois, « nous volions dans la sacristie les offrandes des messes, qui nous servaient à jouer au baby-foot. Quand on rencontre de mauvaises compagnies, elles te mènent sur de mauvais chemins. De plus, l'un de nous a pris le trousseau de clés de l'Oratoire et l'a caché dans mon sac d'école qui était dans le bureau ; ils ont trouvé les clés, ont appelé les parents, nous ont donné deux gifles et nous ont exclus de l'école. Quelle honte ! ». Mais surtout dans la vie de Nino, il y a la charité : aider le frère pauvre, celui qui est dans l'épreuve physique et morale, se rendre proche de ceux qui ont aussi des difficultés

psychologiques et atteindre par écrit nos frères en prison pour leur témoigner la bonté et l'amour de Dieu. Nino, qui avant la chute avait été maçon, a dit : « J'aimais construire de mes mains quelque chose qui reste dans le temps. Même maintenant, écrit-il, je me sens un maçon qui travaille dans le Royaume de Dieu, pour laisser quelque chose qui dure dans le temps, pour voir les Œuvres Merveilleuses que Dieu accomplit dans notre Vie ». Il ajoute cette confiance : « Mon corps semble mort, mais dans ma poitrine mon cœur continue de battre. Mes jambes ne bougent pas, et pourtant, à travers le monde, je marche ».

4. Pèlerin en marche vers le ciel

Nino, devenu coopérateur salésien de la grande Famille Salésienne, conclut son « pèlerinage » terrestre le vendredi 2 mars 2007 à 8h00 du matin, à seulement 55 ans, dont 39 passés comme tétraplégique entre le lit et le fauteuil roulant, après avoir demandé pardon à sa famille pour les difficultés qu'elle a dû affronter à cause de sa condition. Il quitte la scène du monde en survêtement et baskets, comme il l'avait expressément demandé, pour courir dans les prairies vertes fleuries et sautiller comme une biche le long des cours d'eau. Nous lisons dans son Testament spirituel : « Je ne finirai jamais de te remercier, ô Seigneur, de m'avoir appelé à Toi à travers la Croix le 6 mai 1968. Une croix lourde pour mes jeunes forces... ». Le 2 mars, la vie – don continu qui part des parents et est peu à peu nourri avec émerveillement et beauté – offre à Nino Baglieri son plus beau cadeau : l'étreinte de son Seigneur et Dieu, accompagné de la Vierge Marie.

À l'annonce de son départ, un chœur unanime s'élève de tous côtés : « un saint est mort », un homme qui a fait de son lit de croix l'étendard de la vie pleine, un don pour tous. Donc un grand témoin de l'espérance.

Cinq ans après sa mort, comme prévu par les *Normae Servandae in Inquisitionibus ab Episcopis faciendis in Causis Sanctorum* de 1983, l'évêque du diocèse de Noto, à la demande

du Postulateur général de la Congrégation Salésienne, après avoir consulté la Conférence épiscopale sicilienne et obtenu le *Nihil obstat* du Saint-Siège, ouvre l'enquête diocésaine pour la cause de béatification et canonisation du Serviteur de Dieu Nino Baglieri.

Le procès diocésain, qui a duré 12 ans, s'est déroulé selon deux axes principaux : le travail de la Commission historique qui a recherché, collecté, étudié et présenté de nombreuses sources, surtout des écrits « du » et « sur » le Serviteur de Dieu ; le Tribunal ecclésiastique, responsable de l'enquête, qui a également entendu sous serment les divers témoins.

Ce parcours s'est achevé le 5 mai 2024 en présence de Mgr Salvatore Rumeo, évêque actuel du diocèse de Noto. Quelques jours plus tard, les actes du procès ont été remis au Dicastère pour les Causes des Saints qui les a ouverts le 21 juin 2024. Début 2025, ce même Dicastère a décrété leur « validité juridique », permettant à la phase romaine de la Cause d'entrer dans le vif du sujet.

Actuellement, la contribution à la Cause continue en faisant connaître la figure de Nino. Celui-ci a laissé à la fin de son chemin terrestre la recommandation suivante : « Ne me laissez pas sans rien faire. Je continuerai ma mission depuis le ciel. Je vous écrirai du Paradis ».

Le chemin de l'espérance en sa compagnie devient ainsi désir du Ciel, quand « nous nous rencontrerons face à face avec la beauté infinie de Dieu (cf. 1Co 13,12) et pourrons lire avec une joyeuse admiration le mystère de l'univers, qui participera avec nous à la plénitude sans fin [...]. En attendant, nous nous unissons pour prendre soin de cette maison qui nous a été confiée, sachant que ce qu'il y a de bon en elle sera accueilli dans la fête du ciel. Avec toutes les créatures, nous marchons sur cette terre en cherchant Dieu [...]. Marchons en chantant ! » (cf. *Laudato Si'*, 243-244).

Roberto Chiaramonte

Les enfants du cimetière

Le drame des jeunes abandonnés continue de faire du bruit dans le monde contemporain. Les statistiques parlent d'environ 150 millions d'enfants contraints de vivre dans la rue, une réalité qui se manifeste de manière dramatique également à Monrovia, capitale du Libéria. À l'occasion de la fête de Saint Jean Bosco, à Vienne, une campagne de sensibilisation a été organisée par « Jugend Eine Welt », une initiative qui a mis en lumière non seulement la situation locale, mais aussi les difficultés rencontrées dans des pays lointains, comme le Libéria, où le salésien Lothar Wagner consacre sa vie à donner de l'espoir à ces jeunes.

Lothar Wagner : un salésien qui consacre sa vie aux enfants de la rue au Libéria

Lothar Wagner, salésien coopérateur allemand, a consacré plus de vingt ans de sa vie au soutien des enfants en Afrique de l'Ouest. Après avoir acquis une expérience significative au Ghana et en Sierra Leone, il s'est concentré avec passion, ces quatre dernières années, sur le Libéria, un pays marqué par des conflits prolongés, des crises sanitaires et des dévastations telles que l'épidémie d'Ebola. Lothar s'est fait le porte-parole d'une réalité souvent ignorée, où les cicatrices sociales et économiques compromettent les opportunités de croissance pour les jeunes.

Le Libéria, avec une population de 5,4 millions d'habitants, est un pays où la pauvreté extrême s'accompagne d'institutions fragiles et d'une corruption généralisée. Les conséquences de décennies de conflits armés et de crises sanitaires ont laissé le système éducatif parmi les pires au monde, tandis que le tissu social s'est effrité sous le poids des difficultés économiques et du manque de services essentiels. De nombreuses

familles ne parviennent pas à garantir à leurs enfants les besoins primaires, poussant ainsi un grand nombre de jeunes à chercher refuge dans la rue.

En particulier, à Monrovia, certains enfants trouvent refuge dans les endroits les plus inattendus : les cimetières de la ville. Connus sous le nom d' »enfants du cimetière », ces jeunes, dépourvus de logement sûr, se réfugient parmi les tombes, un lieu qui devient le symbole d'un abandon total. Dormir dehors, dans les parcs, dans les décharges, voire dans les égouts ou à l'intérieur de tombes, est devenu le tragique refuge quotidien pour ceux qui n'ont pas d'autre choix.

« C'est vraiment très émouvant quand on se promène dans le cimetière et qu'on voit des enfants sortir des tombes. Ils se couchent parmi les morts parce qu'ils n'ont plus de place dans la société. Une telle situation est scandaleuse. »

Une approche multiple : du cimetière aux cellules de détention

Les enfants des cimetières ne sont pas les seuls à retenir l'attention de Lothar. Le salésien se consacre également à une autre réalité dramatique : celle des mineurs détenus dans les prisons libériennes. La prison de Monrovia, construite pour 325 détenus, accueille aujourd'hui plus de 1 500 prisonniers, dont de nombreux jeunes incarcérés sans accusation formelle. Les cellules, extrêmement surpeuplées, sont un clair exemple de la manière dont la dignité humaine est souvent sacrifiée.

« Il manque la nourriture, l'eau potable, les normes d'hygiène, l'assistance médicale et psychologique. La faim constante et le manque dramatique d'espace dû à la surpopulation affaiblissent énormément la santé des enfants. Dans une petite cellule, conçue pour deux détenus, sont enfermés huit à dix jeunes. Ils dorment à tour de rôle, car les dimensions de la cellule n'offrent de la place qu'aux nombreux occupants debout ».

Pour faire face à cette situation, il organise des visites

quotidiennes dans la prison, apportant de l'eau potable, des repas chauds et un soutien psychosocial qui devient une bouée de sauvetage. Sa présence constante est fondamentale pour tenter de rétablir un dialogue avec les autorités et les familles, sensibilisant également à l'importance de protéger les droits des mineurs, souvent oubliés et abandonnés à un destin funeste. « *Nous ne les laissons pas seuls dans leur solitude, mais nous essayons de leur donner un espoir* », souligne Lothar avec la fermeté de celui qui connaît la souffrance quotidienne de ces jeunes vies.

Une journée de sensibilisation à Vienne

Le soutien à ces initiatives passe également par l'attention internationale. Le 31 janvier, à Vienne, *Jugend Eine Welt* a organisé une journée dédiée à la mise en évidence de la situation précaire des enfants de la rue, non seulement au Libéria, mais dans le monde entier. Au cours de l'événement, Lothar Wagner a partagé ses expériences avec des étudiants et des participants, les impliquant dans des activités pratiques – comme l'utilisation d'un ruban de signalisation pour simuler les conditions d'une cellule surpeuplée – afin de leur faire comprendre en première personne les difficultés et l'angoisse des jeunes qui vivent quotidiennement dans un espace minimum et dans des conditions dégradantes.

Au-delà des urgences quotidiennes, le travail de Lothar et de ses collaborateurs se concentre également sur des interventions à long terme. Les missionnaires salésiens sont en effet engagés dans des programmes de réhabilitation qui vont du soutien éducatif à la formation professionnelle pour les jeunes détenus, en passant par l'assistance juridique et spirituelle. Ces interventions visent à réintégrer dans la société les jeunes une fois libérés, en les aidant à construire un avenir digne et plein de possibilités. L'objectif est clair : offrir non seulement une aide immédiate, mais créer un parcours qui permette aux jeunes de développer leur potentiel et de contribuer activement à la

renaissance du pays.

Les initiatives s'étendent également à la construction de centres de formation professionnelle, d'écoles et de structures d'accueil, dans l'espoir d'élargir le nombre de jeunes bénéficiaires et de garantir un soutien constant, jour et nuit. Le témoignage du succès de nombreux anciens « enfants du cimetière » – dont certains sont devenus enseignants, médecins, avocats et entrepreneurs – est la confirmation tangible qu'avec un bon soutien, la transformation est possible.

Malgré l'engagement et le dévouement, le parcours est parsemé d'obstacles : la bureaucratie, la corruption, la méfiance des enfants et le manque de ressources représentent des défis quotidiens. De nombreux jeunes, marqués par des abus et l'exploitation, ont du mal à faire confiance aux adultes, ce qui rend encore plus ardue la tâche d'instaurer une relation de confiance et d'offrir un soutien réel et durable. Cependant, chaque petit succès – chaque jeune qui retrouve l'espoir et commence à construire un avenir – confirme l'importance de ce travail humanitaire.

Le parcours entrepris par Lothar et ses collaborateurs témoigne que, malgré les difficultés, il est possible de faire la différence dans la vie des enfants abandonnés. La vision d'un Libéria dans lequel chaque jeune puisse réaliser son potentiel se traduit en actions concrètes, de la sensibilisation internationale à la réhabilitation des détenus, en passant par les programmes éducatifs et les projets d'accueil. Le travail, empreint d'amour, de solidarité et d'une présence constante, représente un phare d'espoir dans un contexte où le désespoir semble prévaloir.

Dans un monde marqué par l'abandon et la pauvreté, les histoires de renaissance des enfants des rues et des jeunes détenus sont une invitation à croire qu'avec un bon soutien, chaque vie peut renaître. Lothar Wagner continue de se battre

pour garantir à ces jeunes non seulement un abri, mais aussi la possibilité de réécrire leur destin, démontrant que la solidarité peut vraiment changer le monde.

Profils de familles blessées dans l'histoire de la sainteté salésienne

1. Histoires de familles blessées

Nous avons l'habitude d'imaginer la famille comme une réalité harmonieuse, caractérisée par la cohabitation de plusieurs générations et par le rôle des parents qui donnent des normes de vie à leurs enfants, et ceux-ci se laissent guider par eux dans l'expérience de la réalité. Or les familles traversent souvent des drames et des incompréhensions, ou sont marquées par des blessures qui les défigurent et en donnent une image déformée, falsifiée et trompeuse.

L'histoire de la sainteté salésienne est également traversée par des histoires de familles blessées. Elle montre des familles où manque au moins une des figures parentales, ou des familles où la présence de la maman et du papa devient, pour des raisons diverses (physiques, psychiques, morales et spirituelles), pénalisante pour leur enfant, aujourd'hui en route vers les honneurs des autels. Don Bosco lui-même avait expérimenté la mort prématurée de son père et avait été éloigné de sa famille par prudence par Maman Marguerite. Il a voulu – et ce n'est pas un hasard – que l'œuvre salésienne soit particulièrement dédiée à la « jeunesse pauvre et abandonnée ». Il n'a pas hésité à pratiquer avec les jeunes qui se sont formés dans son oratoire une intense pastorale

vocationnelle, montrant par là qu'aucune blessure du passé n'est un obstacle à une vie humaine et chrétienne réussie. Il est donc naturel que même la sainteté salésienne, enracinée dans la vie de nombreux jeunes qui se sont consacrés à la suite de don Bosco à la cause de l'Évangile, porte en elle comme conséquence logique la trace de familles blessées.

Parmi les jeunes, garçons et filles, qui ont grandi au contact des œuvres salésiennes, nous en présentons trois, dont l'histoire est inscrite dans le sillon biographique de Don Bosco :

– la bienheureuse Laura Vicuña, née au Chili en 1891, orpheline de père, blessée par l'irrégularité morale de sa mère, prête à offrir sa vie pour elle qui cohabite en Argentine avec le riche propriétaire Manuel Mora ;

– le serviteur de Dieu Carlo Braga, originaire de la Valtelline, né en 1889, abandonné très jeune par son père et éloigné de sa mère parce que celle-ci était considérée, soit par ignorance soit par médisance, comme psychologiquement instable ; au milieu de grandes humiliations, Carlo verra sa vocation salésienne mise en difficulté à plusieurs reprises par ceux qui craignent chez lui une réapparition compromettante du malaise psychique faussement attribué à sa mère ;

– enfin la servante de Dieu Anna Maria Lozano, née en 1883 en Colombie, obligée de suivre sa famille dans le lazaret où son père a dû se rendre à la suite de l'apparition des signes de la terrible maladie de la lèpre ; entravée dans sa vocation religieuse, elle pourra finalement la réaliser grâce à sa rencontre providentielle avec le salésien Luigi Variara, aujourd'hui Bienheureux.

2. Don Bosco et la recherche du père

Comme Laura, Carlo et Anna Maria, marqués par l'absence ou les « blessures » d'une ou plusieurs figures parentales, Don Bosco expérimente avant eux, et d'une certaine manière « pour eux », la perte d'un noyau familial fort.

Les Mémoires de l'Oratoire de Don Bosco racontent

dès le début la perte précoce de son père Francesco. Celui-ci meurt à 34 ans et Don Bosco recourt à une expression, par certains aspects déconcertante, en disant que « Dieu *miséricordieux* les frappa tous d'un grave malheur ». C'est ainsi qu'un des tout premiers souvenirs du futur saint des jeunes retrace une expérience déchirante : près du corps de son père mort, il montre sa résistance quand sa mère tente de l'éloigner : « Je voulais absolument rester là », explique Don Bosco. Il avait ajouté : « Si papa ne vient pas, je ne veux pas y aller ». Maman Marguerite lui répond alors : « Pauvre fils, viens avec moi, tu n'as plus de père ». Elle pleure et Giovannino, qui n'a pas encore une compréhension rationnelle de la situation mais qui en devine tout le drame avec une intuition affective et empathique, s'approprie la tristesse de sa mère : « Je pleurais parce qu'elle pleurait, car à cet âge je ne pouvais certainement pas comprendre à quel point la perte du père était un grand malheur ».

Face au père mort, Giovannino montre qu'il le considère encore comme le centre de sa vie. Il dit en effet : « Je ne veux pas *aller* [avec toi, maman] » et non, comme on pourrait s'y attendre : « je ne veux pas *venir* ». Son point de référence est le père, point de départ et point de retour souhaitable, par rapport auquel tout éloignement semble déstabilisant. Dans cette situation dramatique, Giovannino n'a pas encore compris ce que signifie la mort du père. Il espère (« si papa ne vient pas... ») que le père pourra encore rester près de lui. Et pourtant il devine déjà, à travers son immobilité et son mutisme, son incapacité de le protéger et de le défendre. Il ressent l'impossibilité d'être pris par la main pour devenir à son tour un homme. Les événements qui suivent confirment Giovanni dans la certitude que le père est celui qui le protège, l'oriente et le guide avec amour et que, lorsqu'il lui manque, même la meilleure des mères, même maman Marguerite, ne peut y remédier qu'en partie. Cependant, sur son parcours de jeune exubérant, le futur Don Bosco va rencontrer d'autres « pères » : Luigi Comollo, l'ami presque du même âge, qui réveille en lui l'émulation des vertus, et

saint Joseph Cafasso, qui l'appelle « mon cher ami », lui fait « un gracieux signe de s'approcher » et, ce faisant, le confirme dans la conviction que la paternité est proximité, confiance et souci concret de l'autre. Mais il y a surtout Don Calosso, le prêtre qui « intercepte » le jeune Giovannino lors d'une mission populaire et devient déterminant pour sa croissance humaine et spirituelle. Les gestes de Don Calosso opèrent chez le préadolescent Giovanni une véritable révolution. Don Calosso d'abord *lui parle*. Puis il lui donne la parole. Puis il l'encourage. Puis il *s'intéresse* à l'histoire de la famille Bosco, montrant qu'il sait contextualiser l'« heure » de ce garçon dans le « tout » de son histoire. De plus, il lui révèle le monde, il le met en quelque sorte de nouveau au monde, lui faisant découvrir des choses nouvelles, lui offrant de nouveaux mots et lui montrant qu'il a la capacité de faire beaucoup et bien. Enfin, il le *garde* avec le geste et le regard, et pourvoit à ses besoins les plus urgents : « Pendant que je parlais, il ne me quittait pas des yeux » en me disant : « Aie du courage, mon ami, je penserai à toi et à tes études ».

En Don Calosso, Giovanni Bosco fait l'expérience que la vraie paternité mérite une confiance totale et totalisante ; elle conduit à la prise de conscience de soi ; elle ouvre un « monde ordonné » où la règle donne sécurité et éduque à la liberté :

« Je me suis rapidement mis entre les mains de Don Calosso. Je compris alors ce que cela signifie d'avoir un guide stable [...], un ami fidèle de l'âme... Il m'encouragea ; tout le temps que je pouvais, je le passais près de lui... À partir de cette époque, j'ai commencé à goûter ce qu'est la vie spirituelle, car auparavant j'agissais plutôt matériellement et comme une machine qui fait une chose sans en connaître la raison ».

Le père sur la terre est aussi celui qui voudrait toujours être près de son fils, mais qui, à un certain moment, ne peut plus le faire. Don Calosso meurt lui aussi. Même le

meilleur des pères à un certain moment se retire pour donner à son fils la force du détachement et de l'autonomie typiques de l'âge adulte.

Mais alors, quelle est pour Don Bosco la différence entre les familles réussies et les familles blessées ? On serait tenté de dire ceci : « réussie » est la famille caractérisée par des parents qui éduquent les enfants à la liberté et, s'ils les laissent, c'est seulement à la suite d'une impossibilité ou pour leur bien. « Blessée » en revanche est la famille où le parent ne génère plus à la vie, mais porte en lui des problèmes qui entravent la croissance de l'enfant, un parent qui se désintéresse de lui et, face aux difficultés, l'abandonne même, avec une attitude si différente de celle du Bon Pasteur.

C'est ce que confirment les aventures vécues par Laura, Carlo et Anna Maria.

3. Laura, une fille qui « génère » sa propre mère

Née à Santiago du Chili le 5 avril 1891, et baptisée le 24 mai suivant, Laura est la fille aînée de José D. Vicuña, un noble déchu qui avait épousé Mercedes Pino, fille de modestes agriculteurs. Trois ans plus tard, une petite sœur, Julia Amanda, arrive, mais bientôt le papa meurt, après avoir subi une défaite politique qui a miné sa santé et compromis son honneur ainsi que le soutien économique de sa famille. Privée de toute « protection et perspective d'avenir », la maman arrive en Argentine, où elle recourt à la protection du propriétaire terrien Manuel Mora, un homme « au caractère superbe et altier », qui « ne dissimule pas sa haine et son mépris pour quiconque s'opposerait à ses projets ». Un homme qui, seulement en apparence, garantit la protection, mais est en réalité habitué à prendre ce qu'il veut, si nécessaire par la force, instrumentalisant les personnes. Il paie les études de Laura et de sa sœur au collège des Filles de Marie Auxiliatrice, pendant que leur mère, qui subit l'influence psychologique de Mora, cohabite avec lui sans trouver la force de rompre le lien. Lorsque Mora commence à

montrer des signes d'intérêt malhonnête même envers Laura, et surtout lorsque cette dernière entreprend le parcours de préparation à la Première Communion, elle comprend soudain toute la gravité de la situation. Contrairement à sa mère – qui justifie un mal (la cohabitation) en vue d'un bien (l'éducation des filles au collège) – Laura comprend qu'il s'agit d'un raisonnement moralement illégitime, qui met en grave danger l'âme de sa mère. À cette époque, Laura souhaitait devenir elle-même une sœur de Marie Auxiliatrice, mais sa demande est rejetée, car elle est la fille d'une « concubine publique ». Et c'est précisément à ce moment-là que Laura – accueillie au collège alors que dominaient encore en elle « l'impulsivité, le ressentiment, l'irritabilité, l'impatience et la propension à apparaître » – manifeste un changement que seule la Grâce, unie aux efforts la personne, peut opérer. Elle demande à Dieu la conversion de sa mère offrant sa vie pour elle. Dans cette situation, Laura ne peut se mouvoir ni « en avant » (en entrant parmi les Filles de Marie Auxiliatrice), ni « en arrière » (en retournant auprès de sa mère et de Mora). C'est alors qu'avec la créativité typique des saints, Laura prend l'unique chemin qui lui reste accessible : celui de la hauteur et de la profondeur. Dans les résolutions de sa Première Communion, elle avait noté :

Je me propose de faire tout ce que je sais et tout ce que je peux pour [...] réparer les offenses que vous, Seigneur, recevez chaque jour des hommes, en particulier des personnes de ma famille. Mon Dieu, donnez-moi une vie d'amour, de mortification et de sacrifice.

Elle concrétise sa résolution dans un « Acte d'offrande », qui inclut le sacrifice de sa propre vie. Son confesseur, reconnaissant que l'inspiration vient de Dieu mais ignorant les conséquences, donne son consentement et confirme que Laura est « consciente de l'offrande qu'elle vient de faire ». Elle vit les deux dernières années dans le silence, la joie et avec le sourire, avec son tempérament riche de

chaleur humaine. Et pourtant, le regard qu'elle pose sur le monde – comme le confirme une photo, très différente de la stylisation hagiographique connue – dit aussi toute la souffrance consciente et la douleur qui l'habitent. Dans une situation où lui manquent à la fois la liberté par rapport aux conditionnements, obstacles et fatigues, et la liberté d'agir, cette préadolescente témoigne d'une « liberté pour » : pour faire le don total d'elle-même.

Laura ne méprise pas la vie, elle aime la vie, la sienne et celle de sa mère. Pour cela, elle s'offre. Le 13 avril 1902, dimanche du Bon Pasteur, elle se demande : « Si Lui donne sa vie, qu'est-ce qui m'empêche [de donner la mienne] pour ma mère ? » Moribonde, elle ajoute : « Maman, je meurs, je l'ai moi-même demandé à Jésus... cela fait presque deux ans que je lui offre ma vie pour toi... pour obtenir la grâce de ton retour ! »

Ces mots sont dépourvus de regret et de reproche, mais chargés d'une grande force, d'un grand espoir et d'une grande foi. Laura a appris à accueillir sa mère pour ce qu'elle est. Elle s'offre elle-même pour lui donner ce qu'elle ne peut obtenir seule. Lorsque Laura meurt, sa mère se convertit. C'est ainsi que Laurita de los Andes, la fille, a contribué à engendrer sa mère à la vie de la foi et de la grâce.

4. Carlo Braga et l'ombre de sa mère

Carlo Braga, qui naît deux ans avant Laura, en 1889, est également marqué par la fragilité de sa mère. En effet, lorsque son mari l'abandonne, elle et ses enfants, Matilde « ne mangeait presque plus et déclinait à vue d'œil ». Emmenée à Côme, elle meurt quatre ans plus tard de tuberculose, mais tous sont convaincus que la dépression s'était transformée chez elle en une véritable folie. Carlo commence alors à être « compatissant comme fils d'un inconscient [le père] et d'une mère malheureuse ». Cependant, trois événements providentiels viennent à son secours.

Quant au premier, survenu lorsqu'il était tout

petit, il en découvrira le sens plus tard. Il était tombé dans le feu et sa mère Matilde, en le sauvant, l'avait à cet instant consacré à la Vierge. C'est ainsi que la pensée de sa mère absente devient pour Carlo enfant « un souvenir douloureux et consolant à la fois » : douleur à cause de son absence, mais aussi certitude qu'elle l'a confié à Marie, la Mère de toutes les mères. Bien des années plus tard, don Braga écrira à un confrère salésien touché par la perte de sa mère :

Maintenant, ta mère t'appartient bien plus que lorsqu'elle était vivante. Laisse-moi te parler de ma propre expérience. Ma mère m'a quitté quand j'avais six ans [...]. Mais je dois te confesser qu'elle m'a suivi pas à pas et, lorsque je pleurais désolé en écoutant le murmure de l'Adda, tandis que, petit berger, je me sentais appelé à une vocation plus haute, il me semblait que Maman me souriait et essuyait mes larmes.

Carlo rencontre ensuite sœur Judith Torelli, une Fille de Marie Auxiliatrice qui « sauva le petit Carlo de la désintégration de sa personnalité quand, à neuf ans, il se rendit compte qu'il était à peine toléré et qu'il entendait parfois les gens dire à son sujet : Pauvre petit, pourquoi est-il au monde ? » Certains soutenaient que son père méritait d'être fusillé pour sa trahison et l'abandon ; quant à sa mère, de nombreux camarades de classe lui répliquaient : « Tais-toi, de toute façon ta mère était folle ». Mais sœur Judith l'aime en l'aidant d'une manière spéciale ; elle pose sur lui un regard « nouveau » ; de plus, elle croit en sa vocation et l'encourage.

Entré par la suite au collège salésien de Sondrio, Carlo vit sa troisième et décisive expérience : il fait la connaissance de don Rua, dont il a l'honneur d'être le petit secrétaire pendant un jour. Don Rua sourit à Carlo et, répétant le geste que Don Bosco avait accompli autrefois avec lui (« Michelino, toi et moi, nous ferons toujours tout à moitié »), « il met sa main dans la sienne et lui dit : nous serons toujours amis ». Si sœur Judith avait cru en la

vocation de Carlo, don Rua lui permettait maintenant de la réaliser, « en le faisant passer par-dessus tous les obstacles ». Certes, Carlo Braga ne manquera pas de difficultés à chaque étape de sa vie. Comme novice, clerc, voire provincial, il connaîtra des renvois par mesure de prudence et parfois certaines formes de calomnies, mais il aura désormais appris à les affronter. Il devient de plus en plus un homme capable de rayonner une joie extraordinaire, un homme humble, actif et d'une délicate ironie ; ces caractéristiques témoignaient de l'équilibre de sa personne et de son sens de la réalité. Sous l'action de l'Esprit Saint, don Braga développe en lui une paternité rayonnante, à laquelle s'ajoute une grande tendresse pour les jeunes qui lui sont confiés. Il redécouvre l'amour pour son père, il lui pardonne et entreprend un voyage pour se réconcilier avec lui. Il se soumet à d'innombrables efforts pour être toujours au milieu de ses Salésiens et de ses jeunes. Il se définit comme celui qui a été « mis dans la vigne pour faire le piquet », c'est-à-dire dans l'ombre mais pour le bien des autres. Un père disait à son fils qu'il lui confiait comme aspirant salésien : « Avec un homme comme lui, je te laisse aller même au pôle Nord ! » Don Carlo ne s'indigne pas des besoins des enfants, au contraire il leur apprend à les exprimer, à accroître le désir : « As-tu besoin de livres ? N'aie pas peur, écris une liste plus longue ». Surtout, don Carlo a appris à poser sur les autres ce regard d'amour qu'il avait senti sur lui autrefois de la part de sœur Judith et de Don Rua. Don Giuseppe Zen, aujourd'hui cardinal, a donné ce témoignage dans un long passage qui mérite d'être lu intégralement et qui commence par les paroles de sa propre mère à don Braga :

« Regardez, Père, ce garçon n'est plus très bon. Peut-être n'est-il pas adapté pour être accepté dans cet institut. Je ne voudrais pas que vous soyez trompé. Ah, si vous saviez comme il m'a fait désespérer cette dernière année ! Je ne savais vraiment plus quoi faire. Et s'il vous fait désespérer ici aussi, dites-le-moi, je viendrai le reprendre tout de suite ». Don Braga, au lieu de répondre, me regardait

dans les yeux ; moi aussi je le regardais, mais la tête baissée. Je me sentais comme un accusé devant le Ministère Public, au lieu d'être défendu par mon avocat. Mais le juge était de mon côté. Avec son regard, il m'a profondément compris, tout de suite et mieux que toutes les explications de ma mère. Lui-même, m'écrivant de nombreuses années plus tard, s'appliquait les mots de l'Évangile : « *Intuitus dilexit eum* (en le regardant, il l'aima) ». Et depuis ce jour, je n'ai plus eu de doutes sur ma vocation.

5. Anna Maria Lozano Díaz et la féconde maladie de son père

Les parents de Laura et de Carlo s'étaient révélés à divers titres « lointains » ou « absents ». Une dernière figure, celle d'Anna Maria, atteste le dynamisme opposé : celui d'un père *trop* présent, qui par sa présence ouvre à sa fille un nouveau chemin de sanctification. Anna naît le 24 septembre 1883 à Oicatà, en Colombie, dans une famille nombreuse, caractérisée par la vie chrétienne exemplaire de ses parents. Lorsqu'Anna est très jeune, son père découvre un jour en se lavant qu'il avait une tache suspecte sur sa jambe. C'est la terrible lèpre, qu'il parvient à cacher pendant un certain temps, mais qu'il est finalement contraint de reconnaître, acceptant d'abord de se séparer de sa famille, puis de la réunir auprès de lui près du lazaret d'Agua de Dios. Sa femme lui avait dit héroïquement : « Ton sort est le nôtre ». C'est ainsi que des personnes saines acceptent les conditionnements qui leur viennent de l'adoption du rythme des malades. Dans ce contexte, la maladie du père conditionne la liberté de choix d'Anna Maria, contrainte de projeter sa propre vie dans un établissement pour malades contagieux. Comme cela fut le cas pour Laura, elle se trouve dans l'impossibilité de réaliser sa vocation religieuse à cause de la maladie paternelle ; elle expérimente intérieurement la déchirure que la lèpre opère sur les malades. Mais Anna Maria n'est pas seule. Comme Don Bosco avec Don Calosso, Laura avec son confesseur et Carlo avec Don Rua, elle trouve un ami de l'âme. C'est le bienheureux Don Luigi Variara, salésien, qui

lui donne cette assurance : « Si vous avez une vocation religieuse, elle se réalisera », et l'implique dans la fondation des Filles des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie, en 1905. C'est le premier Institut à accueillir en son sein des lépreux ou des filles de lépreux. Lorsque Lozano meurt, le 5 mars 1982 à presque 99 ans, Mère générale pendant plus d'un demi-siècle, l'intuition du salésien Don Variara s'est désormais concrétisée dans une expérience qui a confirmé et renforcé la dimension victimale et réparatrice du charisme salésien.

6. L'enseignement des saints

Malgré leurs incontestables différences, les vies de Laura Vicuña (Bienheureuse), de Carlo Braga et d'Anna Maria Lozano (Serviteurs de Dieu) ont des caractéristiques communes dignes de mention :

a) Laura, Anna et Carlo, comme déjà Don Bosco, souffrent de situations de malaise et de difficultés liées à divers titres à leurs parents. Maman Marguerite se voit contrainte d'éloigner Giovannino de la maison lorsque l'absence de l'autorité paternelle favorise l'opposition de son frère Antonio ; Laura a été menacée par Mora et refusée par les Filles de Marie Auxiliatrice comme aspirante ; Carlo Braga a subi des incompréhensions et des calomnies ; la lèpre du père semble à un certain moment priver Anna Maria de tout espoir d'avenir.

Une famille souffrant de blessures diverses cause un *dommage objectif* à ceux qui en font partie. Méconnaître ou tenter de réduire l'ampleur de ce dommage serait une entreprise tout aussi illusoire qu'injuste. À chaque souffrance s'associe en effet un élément de perte que les « saints », avec leur réalisme, interceptent et apprennent à nommer.

b) Giovannino, Laura, Anna Maria et Carlo effectuent à ce stade un second passage, plus ardu que le premier : au lieu de subir passivement la situation, ou de gémir sur elle, ils font face au problème avec une conscience

accrue. En plus d'un vif réalisme, ils attestent la capacité, typique des saints, de réagir rapidement, évitant le repli autoréférentiel. Ils se dilatent dans le don, et ancrent ce don dans les conditions concrètes de la vie. Ce faisant, ils lient le « *da mihi animas* » au « *caetera tolle* ».

c) Les limites et les blessures ne sont jamais supprimées, mais toujours reconnues et nommées ; elles sont même « *habitées* ». Plongés dans des événements historiques plus grands qu'eux et qui semblent les submerger, la Bienheureuse Alexandrina Maria da Costa et le Serviteur de Dieu Nino Baglieri, le Vénérable Andrea Beltrami et le Bienheureux Auguste Czartoryski, « atteints » par le Seigneur dans les conditions invalidantes de leur maladie, le Bienheureux Titus Zeman, le Vénérable José Vandor et le Serviteur de Dieu Ignace Stuchlý nous enseignent l'art difficile de tenir bon dans les difficultés et de permettre au Seigneur de nous épanouir en elles. La liberté de choix prend ici la forme très élevée d'une liberté d'adhésion, dans le « *fiat* ».

Note bibliographique

Pour garder à ce texte son caractère de « témoignage » et non de « relation », on a évité d'y ajouter un appareil critique de notes. On signale cependant que les citations présentes dans le texte sont tirées des *Mémoires de l'Oratoire* ; de Maria Dosio, *Laura Vicuña. Un chemin de sainteté juvénile salésienne*, LAS, Rome 2004 ; de *Don Carlo Braga raconte son expérience missionnaire et pédagogique* (témoignage autobiographique du Serviteur de Dieu) et de la *Vie de Don Carlo Braga, « Le Don Bosco de la Chine »*, écrite par le salésien Don Mario Rassiga et aujourd'hui disponible en photocopiés. À ces sources s'ajoutent ensuite les matériaux des Procès de béatification et de canonisation, accessibles pour Don Bosco et Laura, encore réservés pour les Serviteurs de Dieu.

Le Bienheureux Alberto Marvelli : un phare de foi et d'engagement social au XXe siècle

Dans le panorama des grands témoins de la foi du XX^e siècle, le nom d'Alberto Marvelli brille comme un exemple de dévouement chrétien et d'engagement social. Né à Ferrare en 1918 et vivant dans le Rimini de l'après-guerre, Alberto a incarné les valeurs de l'Évangile à travers une vie passée au service des plus faibles et des plus démunis. Béatifié par le pape Jean-Paul II en 2004, sa figure continue d'inspirer jeunes et adultes sur le chemin de la foi et de l'action sociale.

Une enfance pleine de valeurs et de spiritualité

Alberto Marvelli est né le 21 mars 1918, deuxième des sept enfants d'Alfredo Marvelli et de Maria Mayr. Sa famille, profondément chrétienne, lui inculque très tôt des valeurs de foi, de charité et de service. Sa mère, en particulier, a eu une grande influence sur sa formation spirituelle, lui transmettant l'amour de la prière et le souci des nécessiteux. La famille Marvelli était connue pour sa générosité et son hospitalité, ouvrant souvent sa maison à toute personne dans le besoin.

Au cours de ses études secondaires à Rimini, Alberto se distingue non seulement par ses succès dans les études, mais aussi par son engagement dans les activités sportives et sociales. Passionné de cyclisme et d'athlétisme, il voyait dans le sport un moyen de renforcer le caractère et de promouvoir des valeurs telles que la loyauté et la discipline.

Ses années universitaires et sa vocation sociale

Inscrit à la faculté d'ingénierie mécanique de l'université de Bologne, Alberto aborde ses études avec sérieux et passion. Mais en plus de son engagement académique, il consacre du temps et de l'énergie à l'Action catholique, un mouvement qui joue un rôle fondamental dans sa croissance spirituelle et son engagement social. Il organise des groupes d'étude, des rencontres spirituelles et des projets de bénévolat, impliquant ses collègues universitaires dans des initiatives en faveur des moins fortunés.

Sa chambre devient un lieu de rencontre pour des discussions sur des questions sociales et religieuses. Alberto y encourageait ses compagnons à réfléchir sur le rôle des laïcs dans l'Église et la société, insistant sur l'idée que chaque chrétien est appelé à être un témoin actif de l'Évangile dans le monde.

La guerre, une épreuve de foi et de courage

Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Albert est appelé à prendre les armes. Même dans le milieu militaire, il n'a cessé de témoigner de sa foi, de partager des moments de prière avec ses compagnons d'armes et de leur apporter un soutien moral dans une période de grande incertitude et de peur.

Après le 8 septembre 1943 et l'armistice italien, il retourne à Rimini, retrouvant une ville dévastée par les bombardements et l'occupation nazie. Dans ce contexte dramatique, Alberto s'engage activement dans la Résistance, aidant les prisonniers alliés et les Juifs à échapper aux mains des nazis. Il risque sa vie à de nombreuses reprises, faisant preuve d'un courage extraordinaire et d'une foi inébranlable.

Une charité sans frontières

L'une des images les plus emblématiques est celle d'Alberto en bicyclette dans les rues détruites de Rimini, chargé de nourriture, de vêtements et de médicaments à distribuer aux personnes dans le besoin. Son vélo est devenu un symbole

d'espoir pour de nombreux habitants. Il ne faisait aucune distinction entre les personnes : il aidait les Italiens, les étrangers, les amis et les ennemis, voyant en chacun le visage du Christ souffrant.

Il ouvrait les portes de sa maison aux personnes évacuées, organisait des soupes populaires pour les pauvres et s'efforçait de trouver des logements pour les sans-abri. Son dévouement était total et inconditionnel. Comme il l'écrit dans son journal : « Chaque pauvre est Jésus. Tout acte de charité est un acte d'amour envers Lui ».

Vie intérieure et profonde spiritualité

Malgré ses engagements sociaux et politiques, Albert n'a jamais négligé sa vie spirituelle. Il participait quotidiennement à l'Eucharistie, consacrait du temps à la prière et à la méditation et s'en remettait constamment à la Providence divine. Son journal personnel révèle une profonde union avec Dieu et un désir ardent de se conformer à la volonté divine dans tous les aspects de sa vie.

Il écrit : « Dieu est mon bonheur infini. Je dois être saint, sinon rien ». Cette aspiration à la sainteté imprégnait chacun de ses actes, petits ou grands. La confession régulière, l'adoration eucharistique et la lecture des Saintes Écritures ont été pour lui des moments essentiels de croissance spirituelle.

L'engagement politique comme exercice de charité

Dans l'après-guerre, Alberto participe activement à la reconstruction morale et matérielle de la société. Il adhère au parti démocrate-chrétien, considérant la politique comme un moyen de promouvoir le bien commun et la justice sociale. Pour lui, la politique est une forme élevée de charité, un service désintéressé de la communauté.

En tant que conseiller pour les travaux publics à Rimini, il travaille sans relâche à l'amélioration des conditions de logement des pauvres, encourage la reconstruction d'écoles et d'hôpitaux et soutient des initiatives visant à relancer

l'économie de la ville. Il a refusé toute forme de corruption ou de compromis moral, plaçant toujours les besoins des plus vulnérables au centre de ses préoccupations.

Témoignages d'une vie extraordinaire

Les témoignages de ceux qui ont connu Alberto personnellement sont nombreux. Amis et collègues se souviennent de son sourire, de sa disponibilité et de sa capacité d'écoute. Il disait : « On ne peut pas aimer Dieu si on n'aime pas ses frères ». Cette conviction se traduisait par des gestes concrets, comme accueillir chez lui des familles déplacées ou renoncer à son repas pour le donner à ceux qui ont faim.

Son style de vie simple et austère, associé à une profonde joie intérieure, a suscité l'admiration de beaucoup. Il n'a jamais cherché la reconnaissance ou la gloire personnelle, mais a toujours agi avec humilité et discrétion.

Tragédie et béatification

Le 5 octobre 1946, Alberto n'avait que 28 ans quand il meurt tragiquement dans un accident de voiture, alors qu'il se rendait en vélo à un meeting électoral. Sa mort soudaine est un coup dur pour la communauté. Ses funérailles se transformèrent en un véritable élan d'affection et de gratitude ; des milliers de personnes se rassemblèrent pour rendre hommage à un jeune homme qui avait tout donné pour les autres.

La réputation de sainteté qui entourait sa figure a conduit au lancement du processus de béatification dans les années 1990. Le 5 septembre 2004, lors d'une cérémonie à Lorette, le pape Jean-Paul II l'a proclamé bienheureux. La béatification n'était pas seulement une reconnaissance personnelle, mais aussi un message aux jeunes du monde entier pour dire que la sainteté est possible dans tous les états de vie, même chez les laïcs et dans l'engagement social et politique.

Héritage et actualité

La figure d'Alberto Marvelli continue d'être un point de référence pour tous ceux qui souhaitent conjuguer foi et

action sociale. Sa vie témoigne qu'il est possible de vivre l'Évangile au quotidien, en s'engageant pour la justice, la solidarité et le bien commun. À une époque caractérisée par l'individualisme et l'indifférence, l'exemple d'Alberto nous invite à redécouvrir la valeur de l'amour du prochain et de la responsabilité sociale.

Aujourd'hui, plusieurs associations et initiatives portent son nom. Elles lancent des projets de solidarité, de formation spirituelle et d'engagement civique. Sa vie est souvent citée en exemple dans les cours d'éducation et de catéchèse, inspirant les nouvelles générations à suivre son chemin.

Dernières réflexions

Le message d'Alberto Marvelli est d'une extraordinaire actualité. Sa capacité à unir la foi profonde et l'action concrète est une réponse aux défis de notre temps. Il montre que la sainteté n'est pas réservée à quelques élus, mais qu'elle est un chemin accessible à tous ceux qui sont ouverts à l'amour de Dieu et au service de leurs frères.

Dans un passage de son journal, Alberto a écrit : « Chaque jour est un don précieux pour aimer davantage ». Cette phrase résume l'essence de sa spiritualité et peut être un phare pour tous ceux qui souhaitent vivre une vie significative et orientée vers le bien.

Le bienheureux Alberto Marvelli représente un modèle de sainteté laïque, un jeune qui a su transformer sa foi en actions concrètes au profit des autres. Sa vie, bien que courte, a été un hymne à l'amour, à la justice et à l'espérance. Aujourd'hui plus que jamais, son témoignage invite chacun d'entre nous à réfléchir à son rôle dans la société et à la possibilité d'être des instruments de paix et de bien dans le monde.

Alberto Marvelli continue d'inspirer par sa vie simple et extraordinaire. Une invitation pour nous tous à pédaler, comme lui, sur les routes de la solidarité et de l'amour fraternel.

François de Sales étudiant à l'université de Padoue (2/2)

[\(suite de l'article précédent\)](#)

Médecine

À côté des facultés de droit et de théologie, les études de médecine jouissaient à Padoue d'un prestige extraordinaire, surtout depuis que le médecin flamand André Vésale, père de l'anatomie moderne, avait ruiné les antiques théories d'Hippocrate et de Galien grâce à la pratique des dissections du corps humain, qui scandalisaient les autorités établies. En 1543, Vésale avait publié son *De humani corporis fabrica*, qui révolutionna les connaissances de l'anatomie humaine. Pour se procurer des cadavres, on recherchait les corps des suppliciés ou on déterrait les morts, ce qui n'allait pas sans provoquer des querelles parfois mortelles autour des tombes.

C'est aussi à Padoue qu'au début du XVIIe siècle, un médecin anglais, William Harvey, découvrira les règles de la circulation du sang. Alors que pour la médecine traditionnelle, c'était le foie que l'on mettait en relation avec le sang et que le cœur avait pour fonction de propulser l'air dans le corps, Harvey expliquera dans son livre *De motu cordis et sanguinis* que le cœur propulsait le sang à travers les artères et qu'il revenait vers le cœur à travers les veines selon un mouvement circulaire d'aller et retour. Comme il l'affirmait dans la dédicace de cet ouvrage, le cœur devenait véritablement l'auteur de la vie, le centre de tout, le soleil, comme le prince dans ses États. Même si le médecin anglais ne publiera ses découvertes qu'en 1628, on peut supposer qu'au temps où François était étudiant, ces recherches étaient déjà en cours. Lui-même écrira par exemple

que « le cœur a en lui un mouvement qui lui est propre et qui fait mouvoir tout le reste ». Citant Aristote, il affirmera que « le cœur est le premier membre qui vit en nous et le dernier qui meurt ».

Il est difficile de dire jusqu'à quel point François de Sales a pu être influencé par les idées nouvelles en médecine. Cependant, il est possible de faire plusieurs constatations. D'abord, on sait que durant la grave maladie qui le terrassa à Padoue à la fin de l'année 1590, il était décidé à donner son corps à la science au cas où il mourrait, et ce, dans le but d'éviter les querelles des étudiants en médecine à la recherche de cadavres.

Ensuite, on remarque chez lui un intérêt constant pour les problèmes de santé, pour les médecins et pour les chirurgiens. Il y a une grande différence, écrira-t-il par exemple, entre le brigand et le chirurgien : « Le brigand et le chirurgien coupent les membres et tirent du sang, l'un pour tuer, l'autre pour guérir ». La méthode des chirurgiens n'est pas forcément la sienne, précisera-t-il toutefois en parlant du traitement des maladies spirituelles de certaines religieuses de son temps :

Les chirurgiens sont quelquefois contraints d'agrandir la plaie pour amoindrir le mal, lorsque sous une petite plaie il y a beaucoup de meurtrissures et concassures ; ç'a été peut-être cela qui leur a fait porter le rasoir un petit bien avant dans le vif. Je loue leur méthode, bien que ce ne soit pas la mienne, surtout à l'endroit des esprits nobles et bien nourris comme sont les vôtres ; je crois qu'il est mieux de leur montrer simplement le mal, et leur mettre le fer en main afin qu'ils fassent eux-mêmes l'incision.

Enfin, on ne peut être que frappé par la place centrale que tient le cœur dans la pensée, dans l'imagination et dans les écrits de François de Sales, au point qu'il voulut en faire l'emblème de la Visitation.

Botanique

C'est probablement durant son séjour à Padoue qu'il s'intéressa également aux sciences naturelles. Il ne pouvait ignorer l'existence dans cette ville du premier jardin botanique, créé en 1545 pour cultiver, observer, étudier et expérimenter les plantes indigènes et exotiques. Les plantes entraient alors comme ingrédients dans la plupart des médicaments et leur usage à des fins thérapeutiques se basait principalement sur les textes des auteurs anciens, pas toujours fiables. Nous possédons de lui huit recueils de *Similitudes*, rédigés probablement entre 1594 et 1614, mais dont l'origine peut remonter à Padoue. Si le titre de ces petits recueils d'images et de comparaisons prises dans la nature démontre leur caractère utilitaire, leur contenu témoigne dans tous les cas d'un intérêt quasi encyclopédique non seulement pour le monde végétal, mais aussi pour le monde minéral et animal.

François de Sales a consulté les auteurs anciens qui faisaient alors autorité en la matière : Pline l'Ancien surtout, auteur d'une vaste *Histoire naturelle*, traduite en français par Antoine Du Pinet en 1562, véritable encyclopédie de son temps, mais aussi Aristote (celui de l'*Histoire des animaux* et de *La génération des animaux*), Plutarque (dont les *Œuvres morales* avaient été traduites par Amyot, Théophraste, auteur d'une *Histoire des plantes*), voire saint Augustin et saint Albert le Grand. Il connaît aussi les auteurs contemporains, en particulier les *Commentaires aux six livres de Dioscoride du naturaliste* italien Pietro Andrea Mattioli, ainsi que la *Maison rustique* du Français Charles Estienne.

Ce qui fascinait François de Sales, c'était le rapport mystérieux entre l'histoire naturelle et la vie spirituelle de l'homme. Pour lui, toute découverte est porteuse d'un secret de la création. Étonnantes sont les vertus particulières de certaines plantes : « Pline et Mathiole nous décrivent une herbe propre contre la peste, la colique, la gravelle, nous voilà à la cultiver précieusement en nos jardins ». Sur les nombreux chemins qu'il a parcourus

durant sa vie, on le voit attentif à la nature, au monde qui l'entoure, à la succession des saisons et à leur signification mystérieuse. Le livre de la nature lui semblait une immense Bible, qu'il fallait apprendre à interpréter, et il appelait les anciens Pères des « herboristes spirituels ». Quand lui-même exercera la direction spirituelle au profit de personnes très diverses, il se souviendra que « chaque herbe et chaque fleur requiert son particulier soin en un jardin ».

Programme de vie personnelle

Durant son séjour à Padoue, ville peuplée pourtant de plus de quarante monastères ou couvents, François s'adressa de nouveau aux jésuites pour sa direction. Ils ne furent pourtant pas les seuls. Une grande admiration et amitié le liait au père Filippo Gesualdi, prédicateur franciscain du célèbre couvent Saint-Antoine de Padoue. Il fréquentait le couvent des Théatins, où le père Lorenzo Scupoli venait prêcher de temps en temps ; c'est là qu'il découvrit son fameux *Combat spirituel*, qui l'accompagnera pendant des années. Durant son séjour à Padoue, il semble qu'il se soit adonné en outre à une activité éducative dans un orphelinat.

C'est sans doute sous l'influence de ses maîtres, en particulier du père Possevin, que François se prescrivit divers règlements de vie, dont il nous reste des fragments significatifs. Le premier, intitulé *Exercice de la préparation*, était un exercice mental à faire le matin qui consistait à se représenter par l'imagination tout ce qui pouvait arriver le long de la journée et à s'y préparer :

Je considérerai diligemment et rechercherai les meilleurs moyens pour éviter les mauvais pas ; je disposerai aussi et ordonnerai à part moi de ce qu'il me conviendra faire, de l'ordre et de la façon qu'il faudra observer en tels et tels négoes (affaires), de ce que je dirai en compagnie, de la contenance que je tiendrai, de ce que je fuirai ou rechercherai.

Dans la *Conduite particulière pour bien passer la*

journee, l'étudiant envisageait les principaux exercices de piété qu'il voulait pratiquer : prière du matin, messe quotidienne, temps de « repos spirituel », prière et invocations durant la nuit. Dans *l'Exercice du sommeil ou repos spirituel*, il précisait les sujets sur lesquels devaient porter ses méditations : vanité de ce monde, détestation du péché, excellence de la vertu qui « rend l'homme intérieurement, et encore extérieurement beau », beauté de la raison humaine, « divin flambeau » qui dispense une « merveilleuse splendeur », « sagesse infinie, toute-puissance et incompréhensible bonté » de Dieu.

Un autre exercice de piété était consacré à la communion fréquente, à la préparation et à l'action de grâces qui devait la suivre. On y remarque un progrès dans la fréquence des communions par rapport à la période parisienne.

Dans les *Règles pour les conversations et rencontres* il y a six points que l'étudiant se proposait d'observer. Avant toute chose il fallait bien faire la différence entre la simple rencontre, où « la compagnie n'est pas de durée », et la « conversation », où l'affection est engagée. En ce qui concerne les rencontres, on y lit cette règle générale :

Je ne mépriserai jamais ni montrerai signe de fuir totalement le rencontre de quelque personne que ce soit, d'autant que cela donne bruit d'être superbe, hautain, sévère, arrogant, syndiqueur (prompt à critiquer), ambitieux et contrôleur. [...] Je ne me donnerai licence de dire ou faire chose qui ne soit bien réglée, parce qu'on pourrait dire que je suis un insolent, me laissant transporter trop tôt de familiarité. Surtout je serai soigneux de ne mordre, piquer ou me moquer d'aucun [...]. J'honorerai particulièrement chacun, j'observerai la modestie, je parlerai peu et bon, afin que la compagnie s'en retourne plutôt avec appétit de notre rencontre qu'avec ennui.

Pour ce qui est des conversations, terme qui avait

alors le sens large de fréquentation habituelle ou de compagnie, la plus grande prudence s'imposait. François se voulait « ami de tous et familier à peu », toujours fidèle à la seule règle qui ne souffrît aucune exception: « Rien contre Dieu ».

Pour le reste, écrivait-il, « je serai modeste sans insolence, libre sans austérité, doux sans affectation, souple sans contradiction, si ce n'est que la raison le requiert ; cordial sans dissimulation ». La règle générale était de « s'accommoder à la diversité des compagnies ». L'étudiant avait réparti les personnes en trois catégories : les insolentes, les libres et les mélancoliques : il se fermera totalement aux insolentes, se découvrira aux libres (c'est-à-dire simples, accueillantes), et se montrera très prudent avec les personnes mélancoliques, souvent pleines de curiosité et de soupçons. Avec les grands enfin, il lui faudra se tenir soigneusement sur ses gardes, être avec eux « comme avec le feu » et ne pas s'approcher trop près. Certes, on pourrait leur témoigner de l'amour, car l'amour « engendre la liberté », mais ce qui devrait dominer c'est le respect, qui « engendre la modestie ».

On voit bien à quel degré de maturité humaine et spirituelle l'étudiant en droit était alors parvenu. Prudence, sagesse, modestie, discernement et charité sont les qualités qui sautent aux yeux dans son programme de vie, mais on y trouve aussi une « honnête liberté », un a priori de bienveillance envers tous, et une ferveur spirituelle hors du commun. Cela n'empêcha pas qu'à Padoue il connut des moments difficiles, dont on trouve peut-être quelques réminiscences dans un passage de l'*Introduction*, où il affirme qu'« un jeune gentilhomme ou une jeune dame qui ne s'abandonne pas au dérèglement d'une troupe débauchée, à parler, jouer, danser, boire, vêtir, sera brocardé et censuré par les autres, et sa modestie sera nommée ou bigoterie ou afféterie ».

Retour en Savoie

Le 5 septembre 1591, il couronna l'ensemble de ses

études par un brillant doctorat in *utroque jure*. Avant de quitter l'Italie, il convenait de visiter ce pays si riche d'histoire, de culture et de religion. Avec l'abbé Déage, son frère Gallois et quelques amis savoyards, ils partirent fin octobre en direction de Venise, puis de là en bateau jusqu'à Ancône et au sanctuaire de Lorette. Leur but était d'aller jusqu'à Rome. Malheureusement les brigands et le manque d'argent ne le leur permirent pas.

Ils prirent le chemin du retour en direction de Venise. De retour à Padoue, il reprit encore quelque temps son étude du *Code*, en y insérant le récit du voyage. Mais à la fin de l'année 1591, il s'arrêta fatigué. Il était temps de penser au retour en Savoie.

François de Sales étudiant à l'université de Padoue (1/2)

Après dix ans d'études à Paris, François de Sales se rend à Padoue en octobre 1588 pour faire des études de droit à l'université. Il a 21 ans. Il est accompagné de son frère cadet Gallois, un garçon de douze ans qui étudiera chez les jésuites, et de leur fidèle précepteur, l'abbé Déage.

À la fin du XVIIe siècle, la faculté de droit de Padoue jouissait d'une renommée exceptionnelle. Quand il prononcera sa *Harangue de remerciement* après sa promotion au doctorat, François de Sales en fera l'éloge en termes dithyrambiques :

Jusqu'alors, je n'avais consacré aucun travail à la sainte et sacrée science du Droit : mais lorsque, ensuite, j'eus résolu de m'y employer, je n'eus aucunement besoin de chercher où je devais me tourner, où je devais me porter ; ce

collège de Padoue m'attira aussitôt par sa célébrité, et sous les plus favorables augures, car, en ce temps, il y avait des docteurs et des lecteurs tels qu'il n'en eut et n'en aura jamais de plus grands.

En réalité, François n'avait pas décidé lui-même de s'adonner à ce genre d'étude. Il n'avait fait qu'obéir à son père qui souhaitait pour lui une grande carrière dans le monde.

Dans la patrie de l'humanisme

En franchissant pour la première fois les Alpes, François de Sales mettait pied dans la patrie de l'humanisme et des arts. À Padoue, il a pu admirer non seulement l'architecture des palais et des églises, notamment de la basilique Sant'Antonio, mais aussi les fresques de Giotto, considéré comme le fondateur de la peinture italienne, les bronzes de Donatello, le plus grand sculpteur italien du Quattrocento, les peintures de Mantegna, qui inaugura le nouveau style de la Renaissance en Italie du Nord, ou encore les fresques de Titien. Son séjour dans la péninsule italienne lui permettra en outre de connaître plusieurs villes d'art et de culture, notamment Venise, Milan et Turin. Il se familiarisa avec la langue italienne, qui lui servira plus tard dans ses rapports avec ses supérieurs ecclésiastiques et avec ses amis d'Outre-Alpes.

À Padoue François eut la chance de rencontrer un jésuite remarquable en la personne du père Antonio Possevino, que les Français appelaient Possevin au temps où il était recteur du collège d'Avignon et de celui de Lyon. Cet « humaniste errant à la vie épique », qui avait été chargé par le pape de missions diplomatiques en Suède, au Danemark, en Russie, en Pologne et en France, venait de se fixer à Padoue peu de temps avant l'arrivée de François. Il devint son directeur spirituel et son guide dans les études et dans la connaissance du monde.

L'université de Padoue

Fondée en 1222, l'université de Padoue était la plus ancienne d'Italie après celle de Bologne. On y enseignait avec succès non seulement le droit, considéré comme la science des sciences, mais aussi la théologie, la philosophie et la médecine. Les étudiants provenaient de toute l'Europe et tous n'étaient pas catholiques, ce qui engendrait parfois des préoccupations et des désordres.

Les rixes étaient fréquentes, parfois sanglantes. François de Sales racontera un jour à son ami Jean-Pierre Camus qu'un étudiant, après avoir tiré l'épée contre un inconnu, se réfugia chez une femme qui se trouvait être la mère du jeune homme qu'il venait d'assassiner. Lui-même, qui ne circulait pas sans son épée, fut pris à partie un jour par des compagnons qui prenaient sa douceur pour une forme de lâcheté. Les condisciples les plus proches de François n'étaient pas des modèles de vertu. La veuve de l'un d'eux racontera plus tard dans son langage pittoresque comment son futur mari avait monté avec quelques complices une farce de mauvais goût, destinée à le jeter dans les bras d'une « misérable putain ».

Les études de droit

Pour obéir à son père, François s'adonna courageusement à l'étude du droit civil, auquel il voulut ajouter celle du droit ecclésiastique. L'étude des lois comportait aussi celle de la jurisprudence, qui est « la science par laquelle le droit s'administre ».

L'étude se concentrait sur les sources du droit, à savoir l'antique droit romain, recueilli et réinterprété au VI^e siècle par les juristes de l'empereur Justinien. François de Sales se familiarisa avec les grands juristes du passé et du présent. Toute sa vie, il se souviendra de la définition de la justice : « une perpétuelle, forte et constante volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient ».

En examinant les cahiers de notes de François, nous pouvons deviner quelques-unes de ses réactions

personnelles en face de certaines lois. On le voit manifester son plein accord avec le titre du Code : *De la Souveraine Trinité et de la Foi catholique*, et avec la défense qui suit immédiatement : *Que personne ne doit se permettre d'en discuter en public*. « Ce titre, commentait-il, est précieux et tout à fait auguste, et digne d'être lu souvent contre les novateurs, les demi-savants et les politiques ». Le titre VIII, traitant des hérétiques, lui paraissait « précieux comme de l'or ».

La formation juridique de François de Sales reposait sur des bases qui paraissaient alors indiscutables. Pour les catholiques de son époque, tolérer le protestantisme ne pouvait avoir d'autre signification que de se rendre complices de l'erreur ; d'où la nécessité de la combattre, y compris par tous les moyens fournis par le droit en vigueur. Dans la fougue de ses vingt ans, François de Sales partageait cette façon de voir.

Cependant, cette même fougue se donnait libre cours également à l'encontre des auteurs d'injustices et de persécutions, puisqu'il écrivait à propos du titre XXVI du livre III : « Est précieuse comme de l'or et digne de lettres majuscules la IXe Loi, où l'on trouve ceci : Que soient punis du feu les familiers du prince, s'ils persécutent les habitants des provinces ».

En droit ecclésiastique, il étudia les recueils de lois qu'il utilisera plus tard, entre autres pour prouver que l'évêque de Rome est « vrai successeur de saint Pierre et chef de l'Église militante » et que les religieux et religieuses devaient se ranger « sous l'obéissance des évêques ». En consultant les notes manuscrites prises durant son séjour à Padoue, on reste frappé par son écriture extrêmement soignée ; il est passé de l'écriture gothique, encore utilisée à Paris, à l'écriture moderne des humanistes.

En fin de compte, les études de droit l'auront passablement ennuyé. La froideur des lois et leur éloignement dans le temps lui inspirèrent ce commentaire désabusé un jour d'été : « Attendu que ces questions ont vieilli, il ne paraît

pas utile de consacrer à les examiner ce temps de la canicule, trop chaud pour s'accommoder à des discussions froides et qui refroidissent ». Le 10 juillet 1591, jour marqué par un terrible tremblement de terre, il écrivit dans son cahier : « J'ai achevé, par la volonté de Dieu et avec la protection de la très sainte Mère de Dieu et de mes saints Patrons, ces petites notes sur les Pandectes, très légères par elles-mêmes, mais assez pénibles et laborieuses pour moi, novice ». Et à la fin du manuscrit autographe, il confessait sa lassitude : « Fatigué de mes efforts et de l'étude de chaque titre, j'ai renoncé à continuer la course commencée, et je l'interromps, jusqu'à ce que Dieu me fasse de nouveaux loisirs ».

Études de théologie et crise intellectuelle

Pendant qu'il s'adonnait à l'étude du droit, François continua de s'intéresser de près à la théologie. D'après son neveu, à peine arrivé à Padoue, il ouvrit sur son pupitre la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin. Il se plaisait fort à la lecture des livres de saint Bonaventure. Il feuilletait les saintes Écritures avec un grand respect. Parmi les Pères de l'Église il aimait particulièrement saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et saint Jean Chrysostome ; mais surtout il se plaisait avec saint Cyprien, parce que, disait-il, « le bienheureux Cyprien coule doux et paisible, comme une très pure fontaine ». Chez les Grecs, il admirait saint Jean Chrysostome, la « Bouche d'or », et il citera fréquemment saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Athanase et Origène.

Sa réflexion se concentra à nouveau sur le problème de la prédestination et de la grâce, au point qu'il en remplit six cahiers de notes. En réalité, François se trouvait placé face à un dilemme : ou rester fidèle aux convictions qui furent toujours les siennes, ou s'en tenir aux sentences classiques de saint Augustin et de saint Thomas. Or il ne réussissait pas à « sympathiser » avec la doctrine assez désespérante de ces deux maîtres, ou du moins avec l'interprétation qu'on en donnait, d'après laquelle les hommes

n'ont aucun droit au salut, qui dépend totalement d'une libre décision de la part de Dieu.

Depuis son adolescence, François avait acquis une idée plus optimiste du dessein de Dieu. Ses convictions personnelles furent renforcées après la parution du livre du jésuite espagnol Luis Molina, qui défendait l'accord du libre arbitre avec le don de la grâce. Dans cet ouvrage, la prédestination stricte était remplacée par une prédestination qui tenait compte des mérites de l'homme, c'est-à-dire de ses actions bonnes ou mauvaises. En d'autres termes, Molina affirmait aussi bien l'action souveraine de Dieu que le rôle déterminant de la liberté qu'il a voulu donner à l'homme.

Comme on le voit, à Padoue François a fait son choix et ce choix sera d'une importance capitale dans sa vision de l'homme et dans sa conception de Dieu. Sur le problème de la prédestination il se sépara non seulement de Luther et de Calvin, mais aussi de saint Augustin et de saint Thomas, qui pour tout le reste, restaient ses « deux grands luminaires ». La controverse entre thomistes et molinistes durera encore quelques années.

Le *Traité de l'amour de Dieu*, qui paraîtra en 1616, contient la pensée de François de Sales résumée en quatorze lignes, qui, selon son ami Jean-Pierre Camus, lui avaient coûté la lecture de douze cents pages d'un grand volume. Avec un remarquable souci de concision et d'exactitude, il affirmait aussi bien la libéralité et la générosité divines que la liberté et la responsabilité humaines quand il rédigeait cette phrase bien pesée : « Il est en nous d'être siens : car bien que ce soit un don de Dieu d'être à Dieu, c'est toutefois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains (mais) l'offre à tous, pour le donner à ceux qui de bon cœur consentiront de le recevoir ».

En adoptant les idées des jésuites, François de Sales ancrant sa théologie dans le courant de l'humanisme chrétien et optait pour le « Dieu du cœur humain ». La théologie salésienne, qui repose sur la bonté de Dieu qui veut le salut de tous, se présentera également comme une invitation

adressée à l'homme pour qu'il réponde de tout son cœur aux appels de la grâce.

[\(suite\)](#)

Nino, un jeune comme les autres... trouve le but de sa vie dans son Seigneur

Nino (Antonino) Baglieri est né à Modica Alta le 1^{er} mai 1951. Sa mère s'appelait Giuseppa et son père Pietro. Quatre jours après sa naissance, il est baptisé dans la paroisse Saint-Antoine de Padoue. Il grandit comme beaucoup de garçons, avec un groupe d'amis, quelques difficultés pendant les années scolaires et le rêve d'un avenir par le travail et la possibilité de fonder une famille.

Quelques jours après son dix-septième anniversaire, célébré au bord de la mer avec ses amis, voici que le 6 mai 1968, jour de la commémoration liturgique de saint Dominique Savio, au cours d'une journée de travail ordinaire comme maçon, Nino fait une chute de 17 mètres, suite à l'effondrement de l'échafaudage de l'immeuble sur lequel il travaillait non loin de chez lui. Ces 17 mètres, écrira Nino dans son journal, représentent « 1 mètre pour chaque année de ma vie ». « Mon état, raconte-t-il, était si grave que les médecins s'attendaient à ce que je meure à tout moment (j'ai même reçu l'extrême-onction). [Un médecin] fit une proposition insolite à mes parents : – Si votre fils parvenait à survivre, ce qui serait déjà le résultat d'un miracle, il serait destiné à passer sa vie sur un lit ; si vous le voulez, avec une piqûre létale, vous vous épargnerez beaucoup de souffrances, à

vous et à lui. – Si Dieu le veut auprès de lui, répondit ma mère, qu'il le prenne, mais s'il le laisse vivre, je serai heureuse de m'occuper de lui jusqu'à la fin de ses jours. C'est ainsi que ma mère, qui a toujours été une femme de grande foi et de grand courage, a ouvert ses bras et son cœur et a embrassé la croix la première. »

Nino connaîtra des années difficiles, passant d'un hôpital à un autre. Des thérapies et des opérations douloureuses le mettront à rude épreuve, sans pour autant aboutir à la guérison souhaitée. Il restera tétraplégique jusqu'à la fin de sa vie.

De retour chez lui, suivi par l'affection de sa famille et le sacrifice héroïque de sa mère, toujours à ses côtés, Nino Baglieri retrouve le regard de ses amis et connaissances, mais voit trop souvent en eux une pitié qui le perturbe : « *mischinu poviru Ninuzzu...* (pauvre, mon pauvre Nino...) ». Il finit ainsi par se refermer sur lui-même pendant dix années douloureuses de solitude et de colère. Années de désespoir et de révolte, de non-acceptation de son état et de questions telles que : « Pourquoi tout cela m'est arrivé à moi ? »

Le tournant se produisit le 24 mars 1978, la veille de l'Annonciation et, cette année-là, du vendredi saint. Un prêtre du Renouveau dans l'Esprit vint lui rendre visite avec quelques personnes qui ont prié sur lui. Le matin, Nino, encore alité, avait demandé à sa mère de l'habiller : « Si le Seigneur me guérit, je ne serai pas nu devant ces personnes ». Nous lisons dans son journal : « Le Père Aldo commença immédiatement la prière, j'étais anxieux et excité, il posa ses mains sur ma tête, je ne comprenais pas ce geste ; il commença à invoquer l'Esprit Saint pour qu'il descende sur moi. Après quelques minutes, sous l'imposition des mains, j'ai senti une grande chaleur dans tout mon corps, un grand picotement, comme une force nouvelle qui entrait en moi, une force régénératrice, une force Vive, et quelque chose de vieux qui en sortait. L'Esprit Saint était descendu sur moi, avec puissance il est entré dans mon cœur, c'était une Effusion

d'Amour et de Vie, et à cet instant j'ai accepté la Croix, j'ai dit mon Oui à Jésus et je suis né à une Vie Nouvelle, je suis devenu un homme nouveau, avec un cœur nouveau. Tout le désespoir de 10 ans s'est effacé en quelques secondes, mon cœur s'est rempli d'une joie nouvelle et véritable que je n'avais jamais connue. Le Seigneur m'a guéri. Je voulais une guérison physique et au lieu de cela, le Seigneur a opéré quelque chose de plus grand, la Guérison de l'Esprit, et j'ai trouvé la Paix, la Joie, la Sérénité, une grande force et une grande volonté de vivre. À la fin de la prière, mon cœur débordait de joie, mes yeux brillaient et mon visage était radieux ; même si je restais dans ma condition de malade, j'étais heureux. »

Une nouvelle période commence alors pour Nino Baglieri et pour sa famille, une période de renaissance marquée chez Nino par la redécouverte de la foi et de l'amour pour la Parole de Dieu, qu'il lit pendant un an d'affilée. Il s'ouvre aux relations humaines dont il s'était éloigné sans que jamais les autres ne cessent de l'aimer.

Un jour, poussé par des enfants qui lui sont proches et qui lui demandent de les aider à faire un dessin, Nino se rend compte qu'il peut écrire avec la bouche. En peu de temps, il sera capable d'écrire très bien, mieux que lorsqu'il écrivait à la main. Cela lui permet d'objectiver sa propre expérience, aussi bien sous la forme très personnelle de nombreux carnets de bord qu'à travers des poèmes ou de courtes compositions qu'il commence à lire à la radio. Arriveront ensuite, avec l'élargissement de son réseau relationnel, des milliers de lettres, des amitiés, des rencontres..., à travers lesquelles Nino déploiera une forme particulière d'apostolat, jusqu'à la fin de sa vie.

Entre-temps, il approfondit son cheminement spirituel à travers trois lignes directrices qui rythment son expérience ecclésiale, dans l'obéissance aux rencontres que Dieu met sur son chemin : la proximité avec le Renouveau dans l'Esprit Saint ; le lien avec les Camilliens (Ministres des Infirmes) ; le cheminement avec les Salésiens, en devenant d'abord

Salésien Coopérateur et ensuite laïc consacré dans l'Institut Séculier des Volontaires avec Don Bosco (sur les instances des délégués du Recteur Majeur, il donnera aussi sa contribution dans la rédaction du Projet de Vie des CDB). Ce furent d'abord les Camilliens qui lui proposèrent une forme de consécration qui, humainement parlant, semblait tenir compte de la spécificité de son existence, marquée par la souffrance. Mais la place de Nino était dans la maison de Don Bosco et il la découvrit avec le temps, non sans des moments de fatigue, mais toujours en se confiant à ceux qui le guidaient et en apprenant à confronter ses propres désirs aux voies par lesquelles l'Église appelle. Et tandis que Nino parcourait les étapes de la formation et de la consécration (jusqu'à sa profession perpétuelle le 31 août 2004), de nombreuses vocations – y compris au sacerdoce et à la vie consacrée féminine – ont puisé en lui inspiration, force et lumière.

Le responsable mondial des CDB s'exprime ainsi sur le sens de la consécration laïque aujourd'hui, vécue également par Nino : « Nino Baglieri a été pour nous, Volontaires avec Don Bosco, un don spécial du ciel : il est le premier parmi nous, ses frères, qui nous montre un chemin de sainteté à travers un témoignage humble, discret et joyeux. Nino a pleinement réalisé la vocation à la sécularité consacrée salésienne et nous enseigne que la sainteté est possible dans toutes les conditions de vie, même celles qui sont marquées par la rencontre avec la croix et la souffrance. Nino nous rappelle que nous pouvons tous être vainqueurs en Celui qui nous donne la force. La Croix qu'il a tant aimée, comme un époux fidèle, a été le pont par lequel il a uni son histoire personnelle d'homme à l'histoire du salut ; elle a été l'autel sur lequel il a célébré son sacrifice de louange au Seigneur de la vie ; elle a été son échelle vers le paradis. Animés par son exemple, nous aussi, comme Nino, nous pouvons devenir capables de transformer toutes les réalités quotidiennes comme un bon levain, certains de trouver en lui un modèle et un puissant intercesseur auprès de Dieu. »

Nino, qui ne peut pas bouger, est Nino qui, avec

le temps, apprend à ne pas fuir, à ne pas se soustraire aux demandes. Il devient de plus en plus accessible et simple comme son Seigneur. Son lit, sa petite chambre ou son fauteuil roulant sont ainsi transfigurés en un « autel » où tant de personnes apportent leurs joies et leurs peines : il les accueille, il s'offre et offre ses propres souffrances pour eux. Nino, « l'homme qui tient bon », est l'ami sur lequel on peut « décharger » de nombreux soucis et « déposer » des fardeaux : il les accueille avec le sourire, même si des moments de grande épreuve morale et spirituelle, bien gardés dans le secret, ne manqueront pas dans sa vie.

Dans les lettres, dans les rencontres, dans les amitiés, il fait preuve d'un grand réalisme et sait toujours être vrai, reconnaissant sa propre petitesse mais aussi la grandeur du don de Dieu en lui et à travers lui.

Au cours d'une rencontre avec des jeunes à Lorette, en présence du Cardinal Angelo Comastri, il dira : « Si l'un d'entre vous est en état de péché mortel, il est bien plus malheureux que moi. » C'était l'expression de la conviction toute salésienne qu'il vaut « plutôt la mort que les péchés », et que les vrais amis doivent être Jésus et Marie, dont il ne faut jamais se séparer.

L'évêque du diocèse de Noto, Mgr Salvatore Rumeo, souligne que « la divine aventure de Nino Baglieri nous rappelle à tous que la sainteté est possible et qu'elle n'appartient pas aux siècles passés. La sainteté est le chemin pour atteindre le Cœur de Dieu. Dans la vie chrétienne, il n'y a pas d'autres solutions. Embrasser la Croix signifie être avec Jésus dans la saison de la souffrance pour participer à sa Lumière. Et Nino est dans la lumière de Dieu ».

Nino est né au Ciel le 2 mars 2007, après avoir célébré sans interruption le 6 mai (jour de la chute en 1982) son « anniversaire de la Croix ».

Après sa mort, on l'a vêtu d'une tenue et de chaussures de gymnastique, afin que, comme il l'avait dit, « lors de mon dernier voyage vers Dieu, je puisse courir vers lui ».

Aussi Don Giovanni d'Andrea, provincial des Salésiens de Sicile, nous invite-t-il à « ...connaître toujours mieux la personne de Nino et son message d'espérance. Nous aussi, comme Nino, nous voulons mettre « une tenue et des chaussures » et « courir » sur le chemin de la sainteté, c'est-à-dire réaliser le Rêve de Dieu pour chacun de nous, le Rêve que nous sommes : être « heureux dans le temps et dans l'éternité », comme l'a écrit Don Bosco dans sa Lettre de Rome du 10 mai 1884".

Dans son testament spirituel, Nino nous exhorte à « ne pas le laisser sans rien faire ». Sa Cause de béatification et de canonisation est désormais l'instrument mis à notre disposition par l'Église pour apprendre à le connaître et à l'aimer toujours plus, pour le rencontrer comme ami et exemple à la suite de Jésus, pour nous tourner vers lui dans la prière, en lui demandant ces grâces qui sont déjà arrivées en grand nombre.

« Le témoignage de Nino – note Don Cameroni, le postulateur général des salésiens – peut être un signe d'espérance pour ceux qui sont dans l'épreuve et la douleur, et pour les nouvelles générations, afin qu'elles apprennent à affronter la vie avec foi et courage, sans se décourager ni se laisser abattre. Nino nous sourit et nous soutient pour que, comme lui, nous puissions « courir » vers la joie du ciel ».

À la fin de la séance de clôture de l'enquête diocésaine, Mgr Rumeo a déclaré : « C'est une grande joie d'avoir franchi cette étape pour Nino et surtout pour l'Église de Noto. Nous devons prier Nino, nous devons intensifier notre prière, nous devons demander une grâce à Nino pour qu'il puisse intercéder depuis le ciel. C'est une invitation à parcourir le chemin de la sainteté. La voie de la sainteté est un art difficile parce que le cœur de la sainteté est l'Évangile. Être saint signifie accepter la parole du Seigneur : à celui qui te frappe sur la joue, offre aussi l'autre, à celui qui te demande ton manteau, offre aussi ta tunique. C'est cela la sainteté ! [...] Dans un monde où l'individualisme prévaut, nous devons choisir comment nous comprenons la vie :

soit nous choisissons la récompense des hommes, soit nous recevons la récompense de Dieu. Jésus l'a dit, il est venu et reste un signe de contradiction parce qu'il est la ligne de partage des eaux, l'année zéro. La venue du Christ devient l'aiguille de la balance : avec lui ou contre lui. Aimer et nous aimer, telle est l'exigence qui doit guider notre existence. »

Roberto Chiaramonte

Saint François de Sales jeune étudiant à Paris

En 1578, François de Sales avait 11 ans. Son père, très désireux de faire de son fils aîné un personnage de premier plan en Savoie, l'envoya à Paris pour continuer ses études dans la capitale intellectuelle de l'époque. Le collège auquel il le destinait était celui des nobles, mais François préférait celui des jésuites. Avec la complicité de sa mère, il obtint gain de cause.

L'école de Paris

Faisant l'éloge de l'« école de Paris », « mère illustre des lettres », « très florissante alors et très fréquentée », François de Sales dira un jour que « ses toits, pour ainsi dire, et ses murailles semblent philosopher, tant elle est adonnée à la philosophie et à la théologie. »

Les jésuites avaient ouvert leur collège quatorze ans avant son arrivée. En tant qu'élève externe, il habitait avec son précepteur, l'abbé Déage, et ses trois cousins, Amé, Louis et Gaspard de Sales, à l'hôtel de la Rose Blanche, puis dans un logis près de Sainte-Geneviève. Dans une page de son

Traité de l'amour de Dieu, il racontera un souvenir du Paris de l'époque qui restitue le climat de la jeunesse étudiante de la capitale, tiraillée entre les plaisirs défendus, l'« hérésie » à la mode et la dévotion monastique :

Lorsque j'étais jeune, à Paris, deux écoliers, dont l'un était hérétique, passant la nuit au faubourg Saint-Jacques, en une débauche déshonnête, ouïrent sonner les Matines des Chartreux ; et l'hérétique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnait, il lui fit entendre avec quelle dévotion on célébrait les offices sacrés en ce saint monastère : Ô Dieu ! dit-il, que l'exercice de ces religieux est différent du nôtre ! ils font celui des Anges, et nous celui des bêtes brutes. Et voulant voir par expérience, le jour suivant, ce qu'il avait appris par le récit de son compagnon, il trouva ces Pères dans leurs formes, rangés comme des statues de marbre en une suite de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faisaient avec une attention et dévotion vraiment angélique, selon la coutume de ce saint Ordre : si [bien] que ce pauvre jeune homme, tout ravi d'admiration, demeura pris en la consolation extrême qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmi les Catholiques, et se résolut, comme il fit par après, de se ranger dans le giron de l'Église, vraie et unique Épouse de Celui qui l'avait visité de son inspiration, dans l'infâme litière de l'abomination en laquelle il était.

Une autre anecdote montre que François de Sales n'ignorait rien de l'esprit frondeur des Parisiens et de leur amour de la liberté, qui leur faisaient prendre « en horreur les actions commandées » :

[Il] s'est trouvé tel homme, ce dit-on, qui ayant doucement vécu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingts ans sans en sortir, soudain qu'on lui eut enjoint de par le roi d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs, [ce] que de sa vie il

n'avait désiré.

Les études humanistes

Les jésuites étaient alors dans l'élan de leur origine. Leur collège, situé au cœur du Quartier latin, était un foyer rayonnant de culture humaniste. La méthode des jésuites comprenait avant tout la leçon magistrale, suivie de nombreux exercices de la part des élèves tels que la composition de vers et de discours, les répétitions des leçons, les conversations en latin, les déclamations, les thèmes, les disputes. Pour motiver leurs élèves, les professeurs faisaient appel à deux sentiments : le plaisir fondé sur « l'appétit concupiscible » (imitation des anciens, sens du beau et recherche de la perfection), et l'émulation caractéristique de « l'appétit irascible » (sens de l'honneur, récompenses aux vainqueurs). Le collège méritait de ce fait les appellations antiques de *ludus* (jeu) et de *palaestra* (gymnase). Quant aux motivations religieuses, elles s'exprimaient dans la recherche de la plus grande gloire de Dieu (*ad majorem Dei gloriam*) et du salut des âmes.

Sous la conduite de grands humanistes chrétiens, François apprenait à fond le latin, et suffisamment de grec, devenant lui-même littérairement parlant un véritable humaniste. Curieusement pour nous, le français ne faisait pas encore l'objet d'un enseignement spécifique dans les classes chez les jésuites, pour qui la langue « classique » ne pouvait être que le latin, avec son complément indispensable, le grec, deux langues illustrées par les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Mais cela ne veut pas dire que le français était négligé. Les jésuites ne partageaient pas le mépris de certains humanistes pour les langues « vulgaires », même s'ils ne les toléraient que dans la cour de récréation. On ne peut que constater que François possédait son français à fond, ce qui suppose qu'il a dû se familiariser avec les auteurs de l'époque.

Philosophie et « arts libéraux »

À la fin des humanités et de la rhétorique, le

collège offrait à ses élèves la possibilité d'apprendre les « arts libéraux », qui comprenaient non seulement la philosophie, mais aussi les mathématiques, la cosmographie, l'histoire naturelle, la musique, la physique, l'astronomie, la chimie, le tout enrobé de considérations métaphysiques. Les mathématiques suscitaient alors un grand intérêt. Quand il fera plus tard l'éloge du duc de Mercœur, François de Sales dira que parmi les sciences « non seulement bienséantes, mais presque nécessaires à la perfection d'un prince chrétien », il y avait en premier lieu « la connaissance et pratique des mathématiques ».

L'étude de la cosmographie, qui correspondait à notre géographie, était favorisée par les voyages et les découvertes de l'époque. Tout en ignorant la cause du phénomène du nord magnétique, il savait que « l'étoile du pôle » est celle « vers laquelle tend toujours l'aiguille marine ; c'est par elle que les nochers sont conduits sur mer et qu'ils peuvent connaître où tendent leurs navigations ».

Pour ce qui est de la musique, lui-même nous apprend que, sans être connaisseur en musique, il la goûtait « extrêmement ». Ayant le sens inné de l'harmonie en toute chose, il admettait pourtant et connaissait l'importance de la discordance :

Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soient nettes, claires et bien distinguées, mais qu'elles soient alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la distinction et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutôt une discorde accordante.

Le luth apparaît souvent dans ses écrits, ce qui ne saurait étonner si l'on sait que le XVII^e siècle fut l'âge d'or de cet instrument : « Ce sont deux cordes également discordantes et nécessaires d'être accordées que la

chanterelle et la basse, afin de bien jouer du luth ; il n'y a rien de plus discordant que le haut avec le bas ; néanmoins, sans l'accord de ces deux cordes, l'harmonie du luth ne peut être agréable. »

Activités extrascolaires

L'école n'absorbait pas entièrement la vie du jeune homme, qui avait aussi besoin de détente. Anciennement, les établissements d'enseignement ne possédaient pas de cour de récréation, mais parfois seulement une « salle ». Les premiers à s'en inquiéter furent les jésuites. C'est à partir de 1560 que se manifestèrent chez eux de nouvelles orientations : réduction de l'horaire journalier, insertion d'une récréation entre les classes et les études, détente après le repas, création d'une cour spacieuse pour la récréation, promenade une fois par semaine, excursions.

L'auteur de *l'Introduction à la vie dévote* semble s'être souvenu des jeux qu'il a dû pratiquer dans sa jeunesse quand il évoque « les jeux de la paume, ballon, paille-maille, les courses à la bague, les échecs, les tables ». Est-il entré dans ce que l'on appelait alors un « tripot » pour y jouer à la paume ? L'on sait qu'à la fin du XVII^e siècle, ce jeu était devenu en France un véritable jeu national et qu'il existait deux cent cinquante jeux de paume à Paris.

Quant à la pratique du jeu du ballon, elle lui servira un jour à illustrer le mépris des honneurs : « Qui est-ce qui reçoit le mieux le ballon en jouant ? celui, sans doute, qui le rejette plus loin ». Il connaît aussi le tir à la cible, qui lui fournira l'occasion d'un joli développement sur la précision du tir, qui ne peut pas toujours être parfaite : « C'est une chose fort difficile que de rencontrer toujours le blanc auquel on tire et auquel on vise ».

Le jeune François a-t-il assisté et même participé à des représentations théâtrales au collège de Clermont ? C'est plus que probable car les jésuites se firent les promoteurs de récitations, dialogues et représentations. Le répertoire s'inspirait en général de la Bible, de la vie des

saints, en particulier des actes des martyrs, ou de l'histoire de l'Église, sans exclure des allégories (combats des vertus et des vices, dialogues entre la foi et l'Église, entre l'hérésie et la raison). On considérait généralement qu'un spectacle de ce genre valait souvent bien mieux qu'un sermon.

Équitation, escrime et danse

La preuve que son père veillait à sa formation complète de parfait gentilhomme est qu'il lui imposa de se former aussi à l'apprentissage des « arts de noblesse », où lui-même avait excellé. Pendant au moins deux ans, François dut s'exercer à la pratique de l'équitation, de l'escrime et de la danse. Les connaissances qu'il y acquit au temps de sa jeunesse ont laissé maintes traces dans ses écrits. C'est ainsi qu'à propos de l'entraînement à cheval des « novices et apprentis », il montre comment l'exercice fait dépasser la peur initiale :

Les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ils sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains (mais) se prennent à belles mains à la selle, mais quand ils sont un peu plus exercés ils se tiennent seulement en leurs serres.

Savoir tenir les rênes est une nécessité aussi bien en équitation que dans le contrôle de nos passions, surtout de la colère, mais cela est difficile car « notre cheval n'est pas si bien dressé que nous le puissions pousser et faire parer à notre guise ».

De même, la pratique de l'escrime distinguait le gentilhomme accompli, comme d'ailleurs le port de l'épée qui faisait partie des privilèges de la noblesse. François de Sales se souviendra de cet art, appris durant sa jeunesse, quand il évoquera les règles du combat spirituel. Dans tous les cas il faut endosser une armure pour se protéger des coups et recourir « au plastron, aux cuissards et au casquet ». Il existe des cuirasses infaillibles : si vous attaquez à l'épée

« un homme revêtu d'une cuirasse d'impénétrable acier ou dure comme du diamant, le coup porte à faux, ne pénètre pas, mais tourne la poitrine, il coule, il glisse ». Le combat doit être loyal, sinon « il est malaisé de tenir posture avec celui qui escrime de seule rage, sans règle ni mesure ».

Quant à la danse, qui avait acquis ses titres de noblesse dans les cours italiennes, elle aurait été introduite à la cour de France par Catherine de Médicis, femme d'Henri II. François de Sales a-t-il participé à quelque *balletto*, danse figurative, accompagnée de musique, venue d'Italie et acclimatée en France à cette époque ? Ce n'est pas impossible car il avait ses entrées dans quelques grandes familles. Ajoutons à tous ces exercices celui de la politesse et des bonnes manières, spécialement cultivées chez les jésuites qui faisaient grand cas de la « civilité ».

La formation morale et religieuse

L'enseignement de la doctrine chrétienne et du catéchisme avait une grande importance dans les collèges des jésuites. Le catéchisme était enseigné dans toutes les classes, récité par cœur dans les classes inférieures et avec des récompenses pour les meilleurs. Au plan de la méthode, les jésuites adaptèrent à l'enseignement religieux les techniques en usage pour les sciences profanes. Parfois avaient lieu des concours publics avec une mise en scène à caractère religieux. On cultivait le chant religieux, que les luthériens et les calvinistes avaient beaucoup développé. On tenait aussi grand compte de l'année liturgique et des fêtes et l'on utilisait les histoires tirées de la Sainte Écriture.

Soucieux de restaurer l'usage des sacrements, les jésuites incitaient leurs élèves non seulement à l'assistance quotidienne à la messe, usage qui n'avait rien d'exceptionnel au XVIIe siècle, mais aussi à la réception fréquente de l'Eucharistie, à la confession fréquente, à la dévotion à la Vierge et aux saints. François répondait avec ferveur aux invitations de ses maîtres spirituels.

Avec la Renaissance la *virtus* des anciens, dûment

christianisée, revint au premier plan. Les jésuites s'en faisaient les champions et les éducateurs, incitant les jeunes à l'effort, à la discipline personnelle, à la réforme de soi-même. François adhéra sans nul doute à l'idéal des vertus les plus prisées par eux, telles que l'obéissance, l'humilité, la piété, le devoir d'état, le travail, la civilité et la chasteté. Il recevait le plus souvent possible la sainte communion, et en cas d'empêchement le jeune étudiant s'imposait « quelque extraordinaire bonne œuvre, comme « quelque effort de prières, de miséricorde tant spirituelle que corporelle, d'austérité, d'humilité et abjection ». En somme, il pratiquait consciemment et le plus qu'il pouvait l'« exercice et mouvement en la vertu ».

Étude de la Bible et de la théologie

Le dimanche de carnaval de 1584, pendant que tout Paris allait se divertir, son précepteur, l'abbé Déage, trouva que François avait l'air soucieux. Ne sachant pas s'il était malade ou mélancolique, il lui proposa d'assister aux spectacles du carnaval. Devant cette proposition, le jeune homme s'exclama tout d'un coup : « Détournez mes yeux de voir la vanité », et ajouta : « Faites que je voie ! » Voir quoi donc ? « La sainte théologie ; c'est elle qui m'enseignera ce que Dieu veut qu'apprenne mon âme ». L'abbé Déage, qui préparait son doctorat en théologie à la Sorbonne, eut la sagesse de ne pas s'opposer à son désir. François s'enflamma tellement pour les sciences sacrées qu'il lui arrivait de sauter les repas.

Mais plus que les cours de théologie à la Sorbonne, ce furent les leçons d'exégèse au Collège royal qui le passionnèrent. Gilbert Générard, un bénédictin de Cluny, y commentait le *Cantique des Cantiques*. Saint François de Sales trouva dans ce livre sacré l'inspiration de sa vie, le thème de son chef-d'œuvre et la meilleure source de son optimisme.

Les effets de cette découverte ne se firent pas attendre. Le jeune étudiant connut un temps de ferveur exceptionnelle. Il entra dans la Congrégation de Marie,

association promue par les jésuites qui rassemblait l'élite spirituelle parmi les étudiants de leurs collèges. Son cœur s'enflamma pour son Dieu, qui lui « fit goûter si suavement ses douceurs », qui se montra à lui « si aimable », au point de s'écrier : « Ô amour ! ô charité ! ô beauté à laquelle j'ai voué toutes mes affections ! » Citant le psalmiste, il se dira « enivré de l'abondance » de la maison de Dieu, abreuvé du torrent de la « volupté » divine. Son affection idéale était réservée pour la Vierge Marie, « belle comme la lune et élue comme le soleil ».

La dévotion en crise

Cette ferveur sensible dura quelque temps. Puis survint une nouvelle crise, beaucoup plus grave que la précédente, un étrange tourment, avec « crainte de la mort soudaine et des jugements de Dieu ». Il entra dans sa vingtième année. Au témoignage de Jeanne de Chantal, « il perdit quasi tout le manger et le dormir et devint tout maigre et jaune comme de cire ». Deux explications ont retenu principalement l'attention des commentateurs : les tentations contre la chasteté et la question de la prédestination.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter longuement sur les tentations contre la chasteté. Les modes de penser et d'agir de ceux qui l'entouraient, l'habitude des compagnons qui fréquentaient les « femmes déshonnêtes », lui présentaient des exemples et des invitations qui pouvaient attirer n'importe quel jeune homme pareil à lui.

Un autre grand motif de crise venait de la question de la prédestination, un sujet qui était alors à l'ordre du jour dans le domaine de la théologie. Luther et Calvin en avaient fait un de leurs chevaux de bataille dans la querelle autour de la justification par la foi seule, indépendamment des mérites procurés par nos bonnes œuvres. Même à la Sorbonne, où François suivait des cours, on enseignait sous l'autorité de saint Augustin et de saint Thomas, que Dieu n'avait pas décrété le salut de tous les hommes.

C'est ainsi que s'expliquerait la grande crise qui frappa l'étudiant à la fin de 1586. Lui-même se crut réprouvé par Dieu, destiné à la damnation, à l'enfer. Parvenu au comble de l'angoisse, il fit un acte héroïque d'amour désintéressé et d'abandon à la miséricorde de Dieu :

Je vous aimerai, Seigneur au moins en cette vie, s'il ne m'est pas donné de vous aimer dans la vie éternelle ; au moins je vous aimerai ici, ô mon Dieu, et j'espérerai toujours en votre miséricorde, et toujours je répéterai votre louange, malgré tout ce que l'ange de Satan ne cesse de m'inspirer là-contre.

Il en arriva même à cette résolution logiquement impensable d'accepter de bon cœur d'aller en enfer pourvu de ne pas y maudire le Souverain Bien. La solution de son « étrange tourment » est connue, en particulier par les confidences qu'il fit à Jeanne de Chantal. Un jour du mois de janvier 1587, il entra dans une église voisine et après avoir prié dans la chapelle de la Vierge, « il lui sembla que son mal était tombé sur ses pieds « comme des écailles de lèpre ». En vérité, cette crise a eu des effets réellement positifs dans l'évolution spirituelle de François. D'une part, elle l'a aidé à passer d'une dévotion sensible, peut-être égoïste, voire narcissique, à l'amour pur, sans gratification intéressée et infantile. Et de l'autre, elle a ouvert son esprit à une nouvelle compréhension de l'amour de Dieu, qui veut sauver tous les hommes par amour. Certes, il défendra toujours la doctrine catholique de la nécessité des œuvres pour être sauvé, fidèle en cela aux définitions du concile de Trente, mais il n'aimera pas beaucoup le terme de « mérite ». La vraie récompense de l'amour ne peut être que l'amour. Nous sommes ici à la racine de l'optimisme salésien.

Bilan

On ne saurait exagérer l'importance des dix années de formation du jeune François de Sales à Paris. Il conclut

ses études en 1588 par la licence et la « maîtrise ès arts », qui ouvraient la voie aux études spécialisées de théologie, de droit et de médecine. Qu'allait-il choisir, ou plutôt quelles études lui imposera son père ?

Connaissant l'ambition que celui-ci nourrissait pour son aîné, l'étude du droit paraissait la voie normale. La seule question concernait le lieu : l'Université de Paris ou une autre ? Or, Paris devenait dangereux après la « journée des barricades » en 1588, où le peuple de Paris prit les armes et dressa des barricades dans sa capitale. La situation devenant trop dangereuse pour les Savoyards, il était temps de partir. Les études de droit se feraient à l'Université de Padoue, dans la République de Venise.

De onze ans à vingt et un ans, François a été à Paris l'élève des jésuites. Cela marque une vie, si l'on pense que ces dix années furent celles de l'adolescence et de la jeunesse. La formation intellectuelle, morale et religieuse qu'il reçut des Pères de la Compagnie lui donnera une empreinte qu'il gardera toute sa vie. Cependant François de Sales gardera son originalité. Il ne fut pas tenté de se faire jésuite, mais peut-être capucin, au dire d'un de ses amis. La « salésianité » aura toujours des traits trop particuliers pour être assimilée à une autre manière d'être et d'agir.

Canillitas. Le travail des enfants en République dominicaine (vidéo)

Le travail des enfants n'est malheureusement pas une réalité du passé. Environ 160 millions d'enfants travaillent encore dans le monde, et près de la moitié d'entre eux sont employés

à diverses formes de travaux dangereux ; certains commencent à travailler à l'âge de 5 ans ! Ce fait les éloigne de l'école, a de graves conséquences sur leur développement cognitif, volitif, émotionnel et social, et affecte leur santé et la qualité de leur vie.

Avant de parler du travail des enfants, il faut reconnaître que tous les travaux effectués par les enfants ne peuvent pas être classés comme tels. La participation des enfants à certaines activités familiales, scolaires ou sociales sans entraver leur scolarité non seulement ne nuit pas à leur santé et à leur développement, mais est bénéfique. Ces activités font partie de l'éducation intégrale, aident les enfants à acquérir des compétences très utiles dans leur vie et les préparent à assumer des responsabilités.

Selon la définition de l'Organisation Internationale du Travail, le travail des enfants est une activité professionnelle qui prive les enfants de leur enfance, de leur potentiel et de leur dignité et qui nuit à leur développement physique et psychologique. Il s'agit d'emplois dans la rue, dans les usines, dans les mines, avec de longues heures de travail qui les privent souvent du repos nécessaire. Ce sont des emplois qui, physiquement, mentalement, socialement ou moralement, sont risqués ou nuisibles pour les enfants, et qui interfèrent avec leur scolarité en les privant de la possibilité d'aller à l'école, en les obligeant à quitter l'école prématurément ou en les forçant à essayer de concilier l'assiduité scolaire avec de longues heures de travail.

Cette définition du travail des enfants n'est pas partagée par tous les pays. Cependant, certains paramètres permettent de le définir : l'âge, la difficulté ou le danger du travail, le nombre d'heures, les conditions dans lesquelles le travail est effectué et aussi le niveau de développement du pays. En ce qui concerne l'âge, il est communément admis que l'on ne doit pas travailler avant 12 ans : les normes internationales parlent d'un âge minimum d'admission au travail, c'est-à-dire

pas moins que l'âge auquel on termine la scolarité obligatoire.

Des statistiques récentes parlent d'environ 160 millions d'enfants qui travaillent, et ce chiffre pourrait en réalité être considérablement plus élevé, car il est difficile de calculer la situation réelle. Concrètement, un enfant sur dix dans le monde est victime du travail des enfants. Et il faut garder à l'esprit que cette statistique inclut également le travail dégradant – si l'on peut appeler cela du travail – comme le recrutement forcé dans les conflits armés, l'esclavage ou l'exploitation sexuelle. Et il est inquiétant de constater que les statistiques montrent qu'il y a 8 millions d'enfants de plus qui travaillent aujourd'hui par rapport à 2016, et que cette augmentation concerne surtout les enfants âgés de 5 à 11 ans. Les organisations internationales préviennent que si la tendance se poursuit ainsi, le nombre d'enfants employés au travail pourrait augmenter de 46 millions dans les années à venir si des mesures de protection sociale adéquates ne sont pas prises.

La cause du travail des enfants est principalement la pauvreté, mais aussi le manque d'accès à l'instruction et la vulnérabilité dans le cas d'enfants orphelins ou abandonnés. Dans la grande majorité des cas, ce travail entraîne également des conséquences physiques (maladies chroniques, mutilations), psychologiques (à force d'être maltraités, les gamins deviennent des agresseurs ; vivant dans un environnement hostile et violent, ils deviennent eux-mêmes hostiles et violents, développant une faible estime d'eux-mêmes et un manque d'espoir en l'avenir) et sociales (corruption des mœurs, alcool, drogue, prostitution, infractions).

Ce phénomène n'est pas nouveau, il s'est également produit à l'époque de Don Bosco, lorsque de nombreux garçons, poussés par la pauvreté, cherchaient des expédients pour survivre dans les grandes villes. La réponse du saint a été de les accueillir, de les nourrir, de les loger, de les alphabétiser,

de les éduquer, de leur donner un travail digne et de faire sentir à ces garçons abandonnés qu'ils faisaient partie d'une famille.

Aujourd'hui encore, ces garçons font preuve d'une grande insécurité et d'une grande méfiance, ils sont mal nourris et présentent de graves carences affectives. Aujourd'hui aussi, nous devons les chercher, les rencontrer, leur offrir progressivement ce qu'ils aiment pour leur donner enfin ce dont ils ont besoin : un foyer, une éducation, un environnement familial et, dans l'avenir, un travail digne de ce nom.

On essaie de connaître la situation particulière de chacun d'entre eux, de rechercher les membres de la famille afin de réintégrer ces enfants dans leur famille lorsque c'est possible, de leur donner la possibilité d'abandonner le travail, de se socialiser, d'aller à l'école, en les accompagnant pour qu'ils puissent réaliser leur rêve et leur projet de vie grâce à l'instruction, et de devenir des témoins pour les camarades qui se trouvent dans la même situation qu'eux.

Dans 70 pays du monde, les salésiens sont actifs dans le domaine du travail des enfants. Nous présentons ici une des réalités, celle de la République dominicaine.

Canillitas était le nom qu'on a donné aux garçons vendeurs de journaux dans la rue parce qu'en raison de la pauvreté, ils portaient des culottes courtes, laissant leurs « canillas », ou jambes, découvertes. Comme eux, les garçons d'aujourd'hui doivent bouger leurs jambes dans la rue tous les jours pour gagner leur vie. C'est la raison pour laquelle le projet qui leur est destiné s'appelle *Canillitas avec Don Bosco*.

Il s'agissait au départ d'un projet salésien, qui s'est ensuite transformé en une activité permanente : le *Centre Canillitas avec Don Bosco* à Saint-Domingue.

Le projet a démarré le 8 décembre 1985 avec trois jeunes du milieu salésien qui se sont consacrés à plein temps,

abandonnant leurs occupations. Ils avaient défini avec clarté les quatre étapes du chemin à suivre : *Recherche, Accueil, Socialisation et Accompagnement*. Ils commencèrent à chercher les gamins dans les rues et les parcs de Saint-Domingue, à les contacter, à gagner leur confiance et à établir des liens d'amitié. Au bout de deux mois, ils les ont invités à passer un dimanche ensemble et ont été surpris lorsque plus de 300 mineurs se sont présentés à la réunion. Ce fut un après-midi festif avec des jeux, de la musique et des collations qui ont incité les enfants à demander spontanément quand ils pourraient revenir. La réponse ne pouvait être que : « dimanche prochain ».

Leur nombre n'a cessé de croître quand ils ont vu que l'accueil, les espaces et les activités leur convenaient parfaitement. Le camp organisé en été a réuni une centaine parmi les plus fidèles. Les garçons y ont reçu une carte *canillitas*, pour leur donner une identité et un sentiment d'appartenance, d'autant plus que beaucoup d'entre eux ne connaissaient même pas leur date de naissance.

L'augmentation du nombre de garçons s'est accompagnée d'une augmentation des dépenses. D'où la nécessité de rechercher des financements et implicitement de faire connaître le projet concernant ces garçons.

Le 2 mai 1986, la communauté salésienne a présenté le projet aux supérieurs salésiens de la province salésienne des Antilles, projet qui a reçu un soutien unanime. C'est ainsi que le programme *Canillitas avec Don Bosco* a été officiellement lancé et se poursuit aujourd'hui après presque 38 ans d'existence. Et non seulement il se poursuit, mais il s'est développé et étendu, constituant un modèle pour d'autres initiatives. C'est ainsi que sont nés le programme *Canillitas avec Laura Vicuña*, organisé par les Filles de Marie Auxiliatrice pour les filles qui travaillent, les programmes *Chiriperos avec Don Bosco*, pour aider les jeunes qui – pour gagner leur vie – faisaient n'importe quel « petit boulot » (comme porter de l'eau, jeter les ordures, faire des

courses...), et le programme *Apprentis avec Don Bosco*, qui s'occupe des mineurs qui travaillent dans les nombreux ateliers d'usinage, exploités par certains entrepreneurs. Pour ces derniers, les salésiens ont construit un atelier avec l'aide de quelques généreux industriels et de l'épouse du Président de la République, afin qu'ils soient libres d'apprendre un métier et de ne pas être à la merci de l'exploitation.

Suite à ce succès, toutes ces initiatives et d'autres ont constitué le *Réseau des garçons et des filles avec Don Bosco*, actuellement composé de 11 centres avec des programmes adaptés aux tranches d'âge des enfants, devenant des modèles dans la lutte contre le travail des enfants dans les Caraïbes. Font partie de ce réseau : *Canillitas con Don Bosco*, *Chiriperos con Don Bosco*, *Aprendices con Don Bosco*, *Hogar Escuela de Niñas Doña Chucha*, *Hogar de Niñas Nuestra Señora de la Altagracia*, *Hogar Escuela Santo Domingo Savio*, *Quédate con Nosotros*, *Don Bosco Amigo*, *Amigos y Amigas de Domingo Savio*, *Mano a Mano con Don Bosco* et *Sur Joven*.

Le réseau a réalisé des programmes axés sur le développement des compétences des enfants et des jeunes, favorisant leur formation intégrale et leur croissance. Il a accompagné directement quelque 93 000 enfants, adolescents et jeunes, a touché plus de 70 000 familles et a eu indirectement plus de 150 000 bénéficiaires, en travaillant avec une moyenne de plus de 2 500 bénéficiaires chaque année. Tout cela a été réalisé sur la base du **Système préventif de Don Bosco**, qui a conduit les garçons et les jeunes à retrouver l'estime de soi, à reprendre leur vie en main afin de devenir « d'honnêtes citoyens et de bons chrétiens ».

Ce travail a également eu un impact sociopolitique. Il a contribué à faire grandir la sensibilité sociale à l'égard de ces pauvres garçons qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour survivre. L'écho du programme salésien dans les médias de la République dominicaine a donné à un groupe de *Canillitas* l'occasion de participer à une session du Congrès national du

pays et à la rédaction du Code du système de protection et des droits fondamentaux des enfants et des adolescents de la République dominicaine (loi 136-03), promulgué le 7 août 2003. Par la suite, plusieurs accords ont été signés avec l'Institut de formation technique professionnelle, le Conseil national de l'enfance et de l'adolescence et l'École de la magistrature. Grâce au soutien de nombreux entrepreneurs et de la société civile, des partenariats et des interrelations ont été établis avec l'UNICEF, l'Organisation internationale du travail, le gouvernement national, la Coalition des ONG pour l'enfance de la République dominicaine. Une délégation s'est même rendue à la Conférence des Amériques à la Maison Blanche en 2007, où elle a été reçue par le président George Bush et la secrétaire d'État Condoleezza Rice.

Le travail des salésiens a contribué à la réduction du travail des enfants et à l'augmentation des taux d'instruction dans le pays. Le salésien missionnaire qui a promis l'initiative, le père Juan Linares, a été nommé Homme de l'année en République dominicaine en 2011, et a été pendant 10 ans membre du conseil d'administration du Conseil national pour l'enfance et l'adolescence, l'organe directeur du Système national pour la Protection des droits des enfants et des adolescents.

Récemment, un documentaire, 'Canillitas', a été réalisé pour informer, dénoncer et sensibiliser l'opinion publique au travail des enfants. Ce court documentaire reflète le quotidien de six enfants travailleurs en République dominicaine, ainsi que le travail des missionnaires salésiens pour changer cette réalité au moyen de l'instruction.

Titre : Canillitas

Année de production : 2022

Durée : 21 minutes

Genre : Documentaire

Public concerné : Tous

Pays : Espagne

Réalisateur : Raúl de la Fuente, prix Goya 2014 pour »

Minerita » et en 2019 pour » Un día más con vida « .

Production : Kanaki Films

Versions et sous-titres : espagnol, anglais, français, italien, portugais, allemand et polonais.

Version en ligne :

(Article réalisé à partir de matériel envoyé par Misiones Salesianas à Madrid, Espagne.)